BnF Gallica

Nos enfants : scènes de la ville et des champs

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

{BnF Gallica

France, Anatole (1844-1924). Nos enfants : scènes de la ville et des champs. 1887.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

NOS ENFANTS

ANATOLE FRANCE

M. B. DE MONVEL

HACHETTE ET Cie

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

28

NOS ENFANTS

Gravure de Guillaume frères

Imprimé par A. Lahure

Jcg-601638

400,00

ANATOLE FRANCE

NOS ENFANTS

Scènes de la Ville et des Champs

Illustrations de M. B. de MONVEL

G
R
FRA

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1887

Droits de traduction et de reproduction réservés.

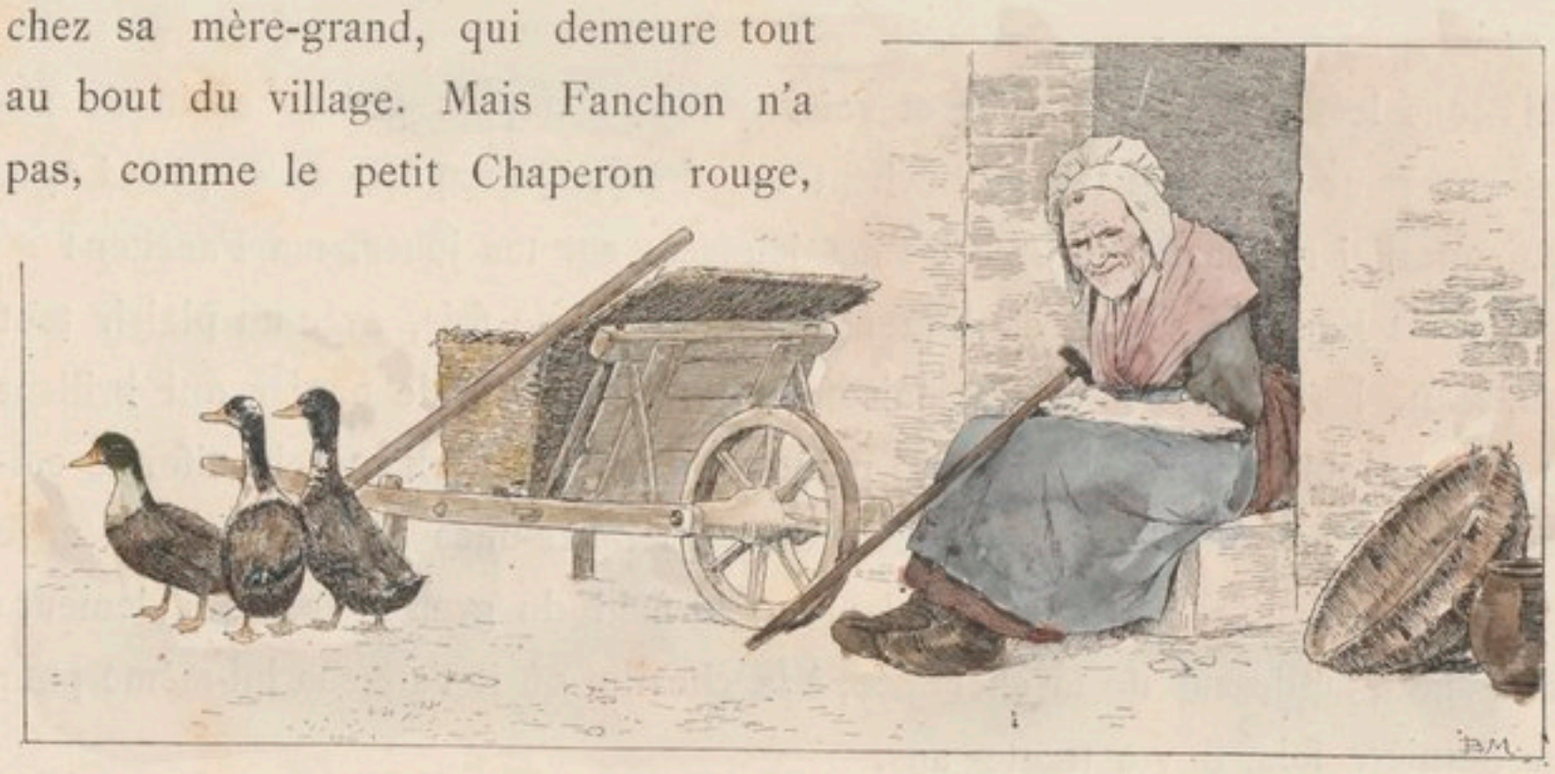
Ex. 1 n. 1725

NOS ENFANTS

FANCHON

I

Fanchon s'en est allée de bon matin, comme le petit Chaperon rouge, chez sa mère-grand, qui demeure tout au bout du village. Mais Fanchon n'a pas, comme le petit Chaperon rouge,

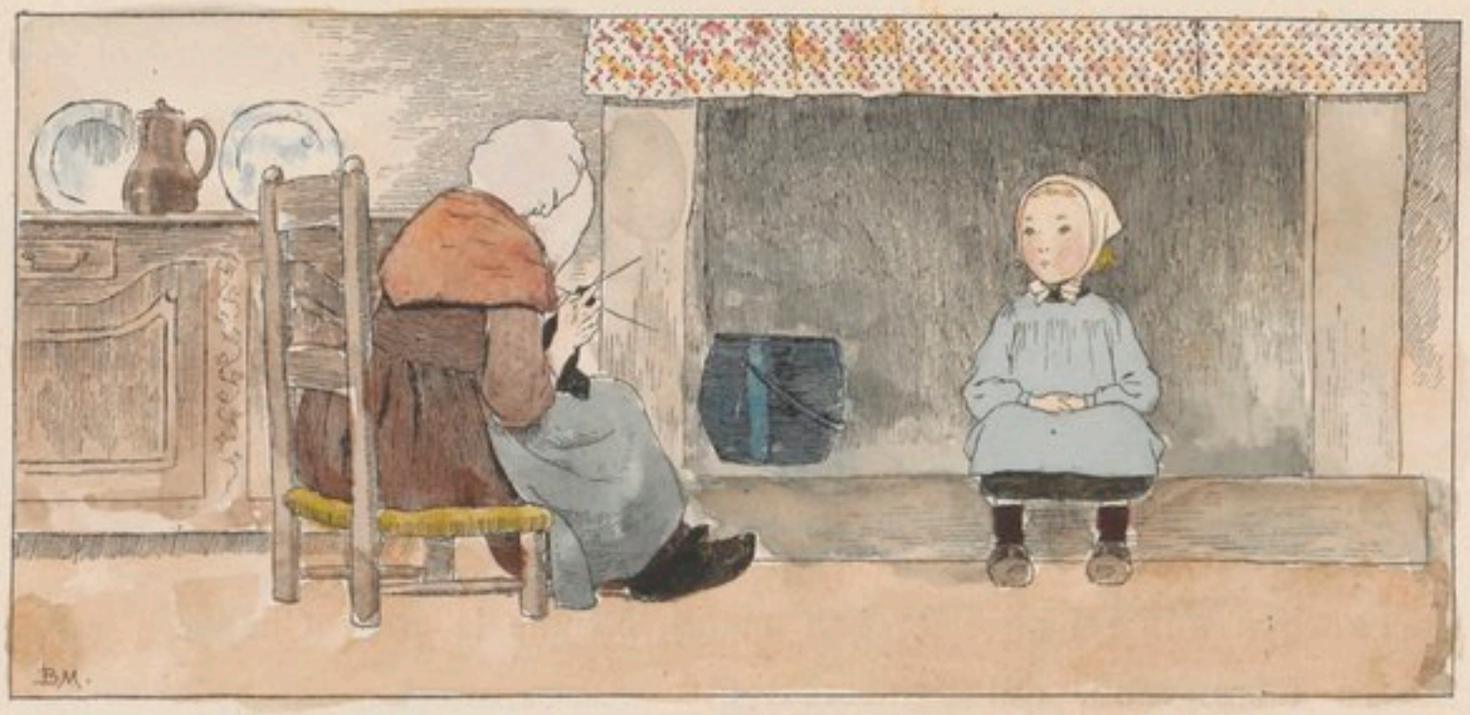


cueilli des noisettes dans le bois. Elle est allée tout droit son chemin et elle n'a pas rencontré le loup.

Elle a vu de loin, sur le seuil de pierre, sa mère-grand qui souriait de sa bouche édentée et qui ouvrait, pour recevoir sa petite-fille, ses bras secs et noueux comme des sarments. Fanchon se réjouit dans son cœur de passer une journée entière chez sa grand'maman. Et la grand'maman, qui, n'ayant plus ni soucis ni soins, vit comme un grillon à la chaleur du foyer, se réjouit aussi dans son cœur de voir la fille de son fils, image de sa jeunesse.

Elles ont beaucoup de choses à se dire, car l'une revient de ce voyage de la vie que l'autre va faire.

« Tu grandis tous les jours, dit la grand'mère à Fanchon, et moi, je me



fais tous les jours plus petite; et voici que je n'ai plus guère besoin de me baisser pour que mes lèvres touchent ton front. Qu'importe mon grand âge, puisque j'ai retrouvé les roses de ma jeunesse sur tes joues, ma Fanchon! »

Mais Fanchon se fait expliquer pour la centième fois, avec un plaisir tout nouveau, les curiosités de la maisonnette : les fleurs de papier qui brillent sous un globe de verre, les images peintes où nos généraux en bel uniforme culbutent les ennemis, les tasses dorées dont quelques-unes ont perdu leur anse tandis que d'autres ont gardé la leur, et le fusil du grand-père, qui demeure suspendu, au-dessus de la cheminée, à la cheville où il l'attacha lui-même pour la dernière fois, il y a trente ans.

Mais le temps passe et voici venue l'heure de préparer le dîner de midi. La mère-grand ranime le feu de bois qui sommeille; puis elle casse les œufs

IL Y A DANS LE CLOS DE LA MÈRE GRAND DES ARBRES, DE L'HERBE, DES FLEURS ET DES OISEAUX. FANCHON NE CROIT PAS QU'IL Y AIT AU MONDE UN PLUS JOLI CLOS. DÉJA ELLE A TIRÉ DE SA POCHE SON COUTEAU POUR COUPER SON PAIN A LA MODE DU VILLAGE.

dans la tuile noire. Fanchon regarde avec intérêt l'omelette au lard qui se dore et chante à la flamme. Sa grand'maman sait mieux que personne faire des omelettes au lard et conter des histoires. Fanchon, assise sur la bancelle, le menton à la hauteur de la table, mange l'omelette qui fume et boit le cidre qui pétille. Cependant la grand'mère prend, par habitude, son repas debout à l'angle du foyer. Elle tient son couteau dans la main droite et elle a, de l'autre main, son fricot sur une croûte de pain. Quand elles ont fini de manger toutes deux :

« Grand'mère, dit Fanchon, conte-moi l'Oiseau bleu. »

Et la grand'mère dit à Fanchon comment, par la volonté d'une méchante fée, un beau prince fut changé en un oiseau couleur du temps, et la douleur que ressentit la princesse quand elle apprit ce changement et lorsqu'elle vit son ami voler tout sanglant vers la fenêtre de la tour où elle était renfermée.

Fanchon reste pensive.

« Grand'mère, dit-elle, est-ce qu'il y a longtemps que l'Oiseau bleu vola vers la tour où la princesse était renfermée ? »

La grand'mère répond qu'il y a beau jour de cela, et que c'était du temps que les bêtes parlaient.

« Tu étais jeune alors ? dit Fanchon.

— Je n'étais pas encore née, » dit la mère-grand.

Et Fanchon lui dit :

« Grand'mère, il y avait donc déjà des choses quand tu n'étais pas née ? »

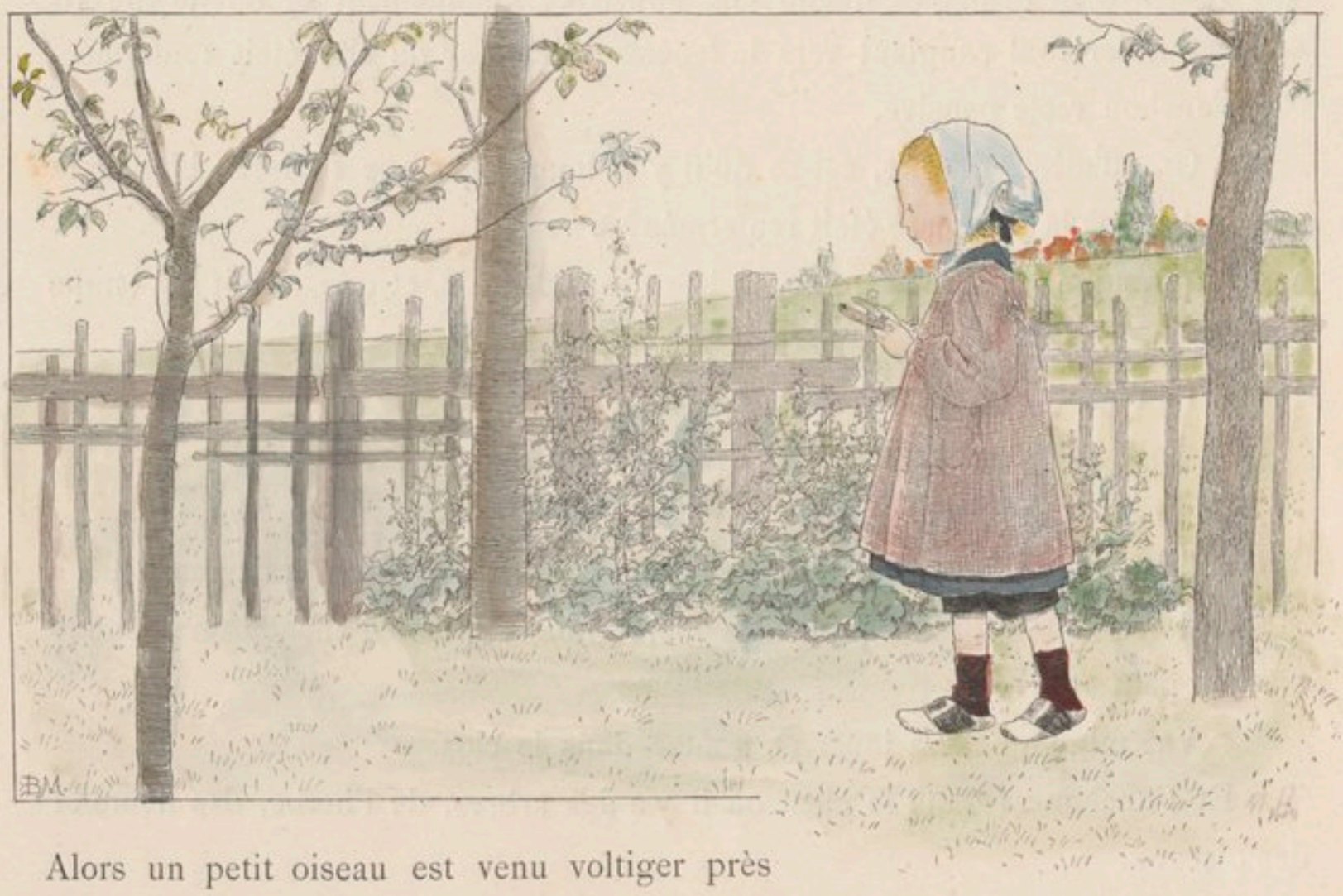
Et lorsqu'elle a fini de parler, la mère-grand donne à Fanchon une pomme avec du pain et lui dit :

« Va, mignonne, va jouer et goûter dans le clos. »

Et Fanchon va dans le clos, où il y a des arbres, de l'herbe, des fleurs et des oiseaux.

II

Il y a dans le clos de la mère-grand de l'herbe, des fleurs et des oiseaux. Fanchon ne croit pas qu'il y ait au monde un plus joli clos. Déjà elle a tiré son couteau de sa poche pour couper son pain, à la mode du village. Elle a d'abord croqué la pomme, ensuite elle a commencé de mordre au pain.



Alors un petit oiseau est venu voltiger près d'elle. Puis il en est venu un second, et un troisième. Et dix, et vingt, et trente sont venus autour de Fanchon. Il y en avait des gris, il y en avait des rouges, il y en avait des jaunes, et des verts, et des bleus. Et tous étaient jolis et ils chantaient tous. Fanchon ne savait point d'abord ce qu'ils lui voulaient. Mais elle s'aperçut bientôt qu'ils voulaient du pain et que c'étaient des petits men-

FANCHON S'APERÇUT BIENTOT QUE LES OISEAUX ÉTAIENT DES PETITS MENDIANTS ET QU'ILS VOULAIENT DU PAIN. C'ÉTAIENT EN EFFET DES MENDIANTS, MAIS C'ÉTAIENT AUSSI DES CHANTEURS. ELLE AVAIT TROP BON CŒUR POUR REFUSER DU PAIN A QUI LE PAYAIT PAR DES CHANSONS.

diants. C'étaient en effet des mendiants, mais c'étaient aussi des chanteurs. Fanchon avait trop bon cœur pour refuser du pain à qui le payait par des chansons.

Elle était une petite fille des champs et elle ne savait pas qu'autrefois, dans un pays où de blancs rochers se baignent dans la mer bleue, un vieillard aveugle gagnait son pain en chantant aux bergers des chansons que les savants admirent encore aujourd'hui. Mais son cœur écouta les petits oiseaux, et elle leur jeta des miettes qui ne tombèrent point à terre, car les oiseaux les saisissaient en l'air.

Fanchon vit que les oiseaux n'avaient pas tous le même caractère. Les uns, rangés en cercle à ses pieds, attendaient que les miettes leur tombassent sous le bec. C'étaient des philosophes. Elle en voyait au contraire qui voltigeaient avec beaucoup d'adresse autour d'elle. Elle s'avisa même d'un voleur qui venait effrontément picoter la tartine.

Elle émiettait le pain et elle jetait des miettes à tous. Mais tous n'en mangeaient point. Fanchon reconnut que les plus hardis et les plus adroits ne laissaient rien aux autres.

« Ce n'est point juste, leur dit-elle; il faut que chacun mange à son tour. »

Elle ne fut point entendue. On n'est guère écouté quand on parle de justice. Elle essaya par tous les moyens de favoriser les faibles et d'encourager les timides; mais elle n'y put réussir, et, quoi qu'elle fît, elle nourrit les gros aux dépens des maigres. Cela la fâchait : simple enfant comme elle était, elle ne savait pas que c'est l'usage.

Miette à miette, la tartine passa tout entière dans le bec des petits chanteurs. Et Fanchon rentra contente dans la maison de sa grand'mère.

III

Quand le soir fut venu, la grand'maman prit le panier dans lequel Fanchon lui avait apporté de la galette, le remplit de pommes et de raisins, en passa l'anse dans le bras de l'enfant et dit à Fanchon :

« Fanchon, rentre tout droit à la maison, sans t'amuser à jouer avec

les polissons du village. Sois toujours une bonne fille. Adieu. »

Puis elle l'embrassa. Mais Fanchon restait pensive sur le seuil.

« Grand'mère ? dit-elle.

— Que veux-tu, ma petite Fanchon ?

— Je voudrais bien savoir, dit Fanchon, s'il y a de beaux princes parmi les oiseaux qui ont mangé mon pain.

— Maintenant qu'il n'y a plus de fées, répondit la grand'mère, les oiseaux sont tous des bêtes.

— Adieu, grand'mère.

— Adieu, Fanchon. »

COMME FANCHON CONTINUAIT SON CHEMIN D'UN PAS RÉGULIER, ET AVEC LE MAINTIEN D'UNE PERSONNE SAGE, ELLE ENTENDIT DERRIÈRE ELLE DES JOLIS CRIS D'OISEAUX ET, TOURNANT LA TÊTE, ELLE RECONNUT LES PETITS MENDIANTS QU'ELLE AVAIT NOURRIS QUAND ILS AVAIENT FAIM. ILS LA SUIVAIENT. BONSOIR, AMIS, LEUR CRIA-T-ELLE, BONSOIR. VOICI L'HEURE DE SE COUCHER, BONSOIR.

Et Fanchon s'en alla, par les prés, vers sa maison, dont elle voyait la cheminée fumer au loin dans le ciel rougi par le soleil couchant.

En chemin, elle rencontra Antoine, le petit du jardinier. Il lui dit :

« Viens-tu jouer avec moi? »

Elle répondit :

« Je n'irai pas jouer avec toi, parce que ma grand'mère me l'a défendu. Mais je vais te donner une pomme, parce que je t'aime bien. »

Antoine prit la pomme et embrassa Fanchon.

Ils s'aimaient tous deux. Il disait : « C'est ma petite femme. » Et elle disait : « C'est mon petit mari. »

Comme elle continuait son chemin d'un pas régulier, et avec le maintien d'une personne sage, elle entendit derrière elle de jolis cris d'oiseaux et, tournant la tête, elle reconnut les petits mendiants qu'elle avait nourris quand ils avaient faim. Ils la suivaient.

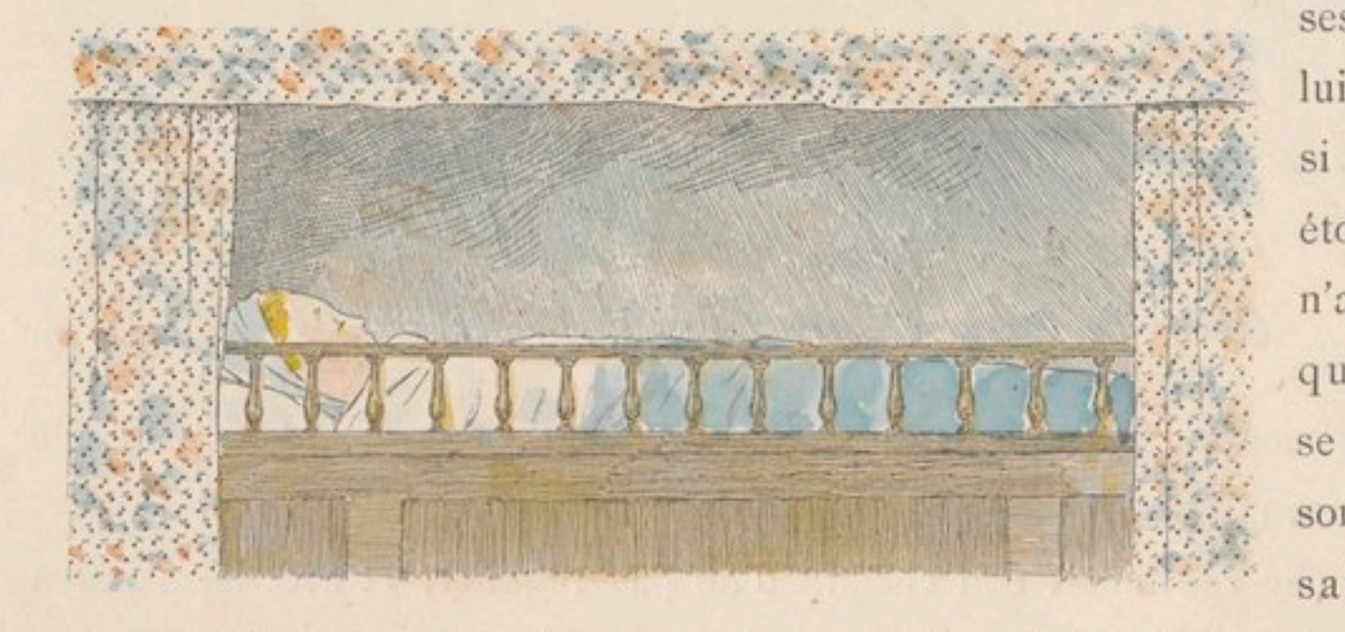
« Bonsoir, amis, leur cria-t-elle, bonsoir ! Voici l'heure de se coucher, bonsoir ! »

Et les chanteurs ailés lui répondirent par les cris qui veulent dire : « Dieu vous garde ! » dans la langue des oiseaux.

C'est ainsi que Fanchon rentra chez sa maman, accompagnée d'une musique aérienne.

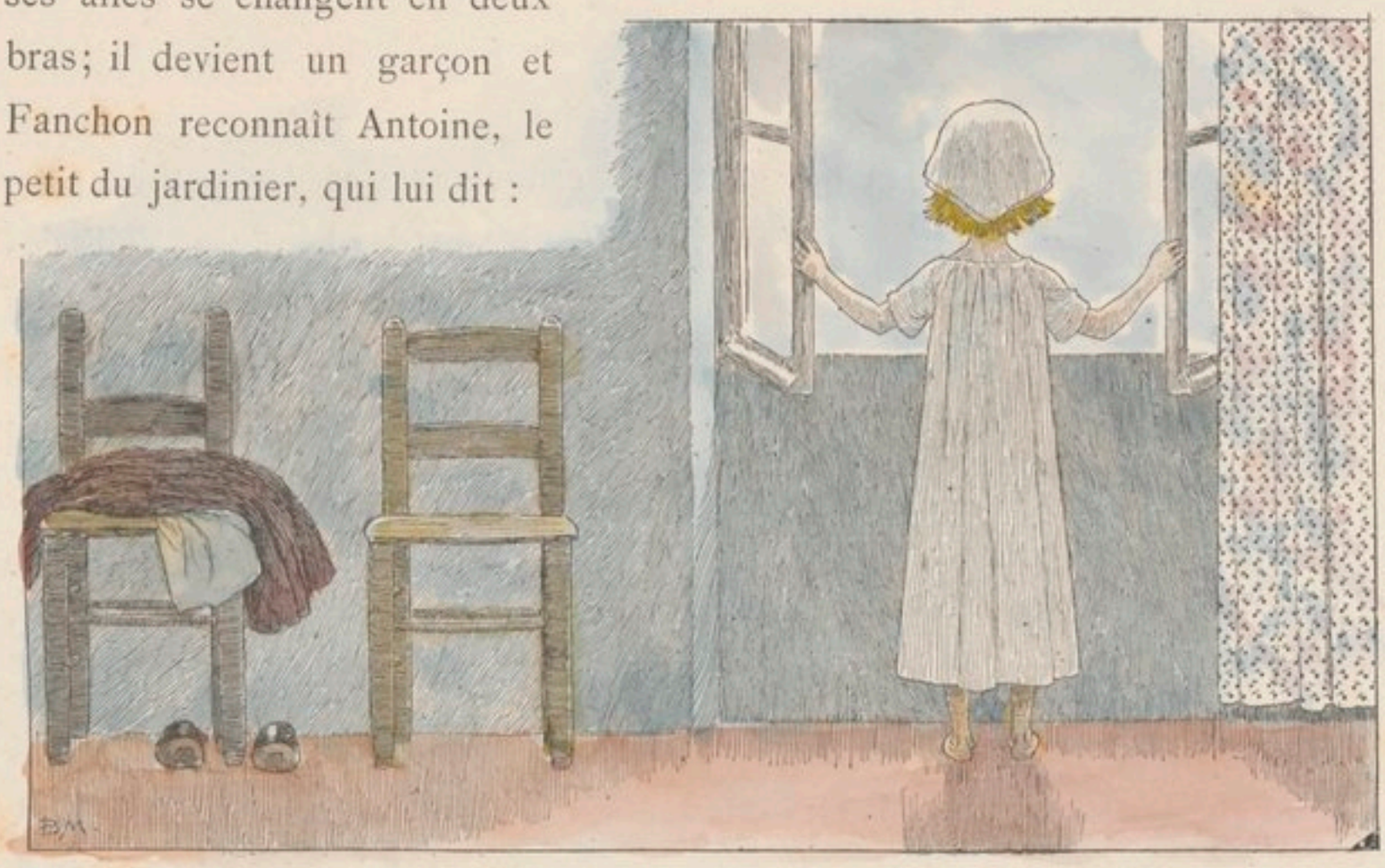
IV

Fanchon s'est couchée sans chandelle dans son petit lit, dont un menuisier du village a façonné autrefois le bateau de noyer et les balustres légers. Il y a longtemps que le bonhomme repose à l'ombre de l'église, sous une croix noire, dans un lit recouvert d'herbe ; car la couchette de Fanchon a servi à son grand-père quand il était petit enfant, et la fillette dort maintenant où dormit l'aïeul. Elle dort; un rideau de coton à fleurettes roses abrite son sommeil; elle dort, elle rêve : elle voit l'Oiseau bleu qui vole au château de ses amours; il lui semble aussi beau qu'une étoile, mais elle n'attend point qu'il vienne se poser sur son épaule. Elle sait qu'elle n'est point princesse et qu'elle ne sera pas visitée par un prince changé en oiseau couleur du temps. Cependant elle se dit que tous les oiseaux ne sont pas des princes ; que les oiseaux de son village sont des villageois et qu'il pourrait bien se trouver parmi eux un petit gars de la campagne, changé en moineau par une méchante fée, et portant dans son cœur, sous sa plume grise, l'amour de la petite Fanchon. Celui-là, si elle le reconnaissait, elle lui donnerait non pas seulement des miettes de pain, mais encore de la galette et des baisers. Elle voudrait le voir, elle le voit; il vient se poser sur son épaule : c'est un



FANCHON SAUTE DU LIT TOUT EN CHEMISE; ELLE OUVRE LA FENÊTRE ET VOIT DANS LE JARDIN FLEURI DE ROSES, DE GÉRANIUMS ET DE LISERONS, SES PETITS OISEAUX, SES PETITS MUSICIENS DE LA VEILLE QUI RANGÉS SUR LA BARRIÈRE DU COURTIL, LUI DONNENT L'AUBADE POUR PRIX D'UNE MIETTE DE PAIN.

pierrot, un simple pierrot. Il n'a rien de rare, mais il est alerte et vif. A vrai dire il a l'air un peu débraillé : il lui manque une plume à la queue ; il l'a perdue à la bataille, à moins qu'il n'ait eu affaire à quelque méchante fée de village. Fanchon le soupçonne d'avoir une mauvaise tête. Mais elle est fille, il ne lui déplaît pas que son pierrot ait mauvaise tête, pourvu qu'il ait bon cœur. Elle le caresse et lui donne de jolis noms. Tout à coup il grandit, il s'allonge ; ses ailes se changent en deux bras ; il devient un garçon et Fanchon reconnaît Antoine, le petit du jardinier, qui lui dit :



« Veux-tu nous en venir jouer ensemble, dis ? »

Elle frappe des mains, elle est joyeuse, elle va.... Mais tout à coup elle se réveille, elle se frotte les yeux. Plus de moineau, plus d'Antoine ! Elle se voit seule dans sa petite chambre. L'aube, qui traverse les petits rideaux à fleurs, répand sur la couchette son innocente lumière. Elle entend les oiseaux qui chantent dans le jardin. Elle saute du lit toute en chemise ; elle ouvre la fenêtre et reconnaît, dans le jardin fleuri de roses, de géraniums et de liserons, ses petits mendiants, ses petits musiciens de la veille, qui, rangés sur la barrière du courtil, lui donnent l'aubade pour prix d'une miette de pain.

LE BAL COSTUMÉ

Voilà des petits garçons qui sont des conquérants et des petites filles qui sont des héroïnes. Voilà des bergères en robe à panier avec des guirlandes de roses et des bergers en habit de satin, qui portent des rubans noués à leur houlette. Oh! qu'ils doivent être blancs et jolis les moutons de ces bergers! Voilà Alexandre et Zaïre, et Pyrrhus et Mérope, Mahomet, Arlequin, Pierrot, Scapin, Blaise et Babette. Ils sont venus de toutes parts, de la Grèce et de Rome, et des pays bleus, pour danser ensemble.

La belle chose qu'un bal travesti et qu'il est agréable d'être pour une heure un grand roi ou une illustre princesse! Cela n'a pas d'inconvénients. On n'a pas besoin de soutenir son costume par des actes ou même par des paroles.

Ce ne serait pas amusant, voyez-vous, d'avoir les habits des héros s'il fallait aussi en avoir le cœur. Le cœur des héros est déchiré de toutes sortes

VOILA ALEXANDRE ET ZAIRE, ET PYRRHUS ET MÉROPE, MAHOMET, ARLEQUIN, PIERROT, SCAPIN, BLAISE ET BABETTE. ILS SONT VENUS DE TOUTES PARTS, DE LA GRÈCE ET DE ROME, ET DES PAYS BLEUS POUR DANSER ENSEMBLE.
BM

de façons. Ils sont, pour la plupart, illustres par leurs malheurs. S'ils avaient vécu heureux, on ne les connaîtrait pas. Mérope n'avait pas envie de danser. Pyrrhus fut tué méchamment par Oreste au moment où il allait se marier, et l'innocente Zaïre périt de la main du Turc son ami, qui pourtant était un Turc philosophe. Quant à Blaise et Babette, la chanson dit qu'ils ont des chagrins d'amour qui durent éternellement.

Vous nommerai-je Pierrot et Scapin? Vous savez comme moi que ce sont des fripons et qu'on leur tira plus d'une fois l'oreille. Non! la gloire coûte trop cher, même la gloire d'Arlequin. Au contraire, il est bien doux d'être des petits

garçons et des fillettes et d'avoir l'air d'être des personnages. C'est pourquoi il n'y a pas de plaisir qui vaille celui d'un bal travesti, quand les costumes sont assez magnifiques. On se sent brave rien qu'à les porter. Voyez aussi comme tous ces gentils compagnons portent bien leurs plumes et leurs manteaux; qu'ils ont l'air galant et fier, qu'ils ont bonne mine et qu'ils ont bien les grâces du bon vieux temps!

Sur l'estrade, dans l'endroit que vous ne voyez pas, les musiciens, tristes et doux, accordent leurs violons. Un quadrille de grand style est ouvert sur leur pupitre. Ils vont attaquer le morceau. Aux premiers accords nos héros et nos masques vont entrer en danse.

L'ÉCOLE

Je proclame l'école de Mlle Genseigne la meilleure école de filles qu'il y ait au monde. Je déclare mécréants et médisants ceux qui croiront et diront le contraire. Toutes les élèves de Mlle Genseigne sont sages et appliquées, et il n'y a rien de si plaisant à voir que leurs petites personnes immobiles et leurs têtes toutes droites. On dirait autant de petites bouteilles dans lesquelles Mlle Genseigne verse de la science.

Mlle Genseigne est assise toute droite dans sa haute chaire. Elle est grave et douce; ses bandeaux plats et sa pèlerine noire inspirent le respect et la sympathie.

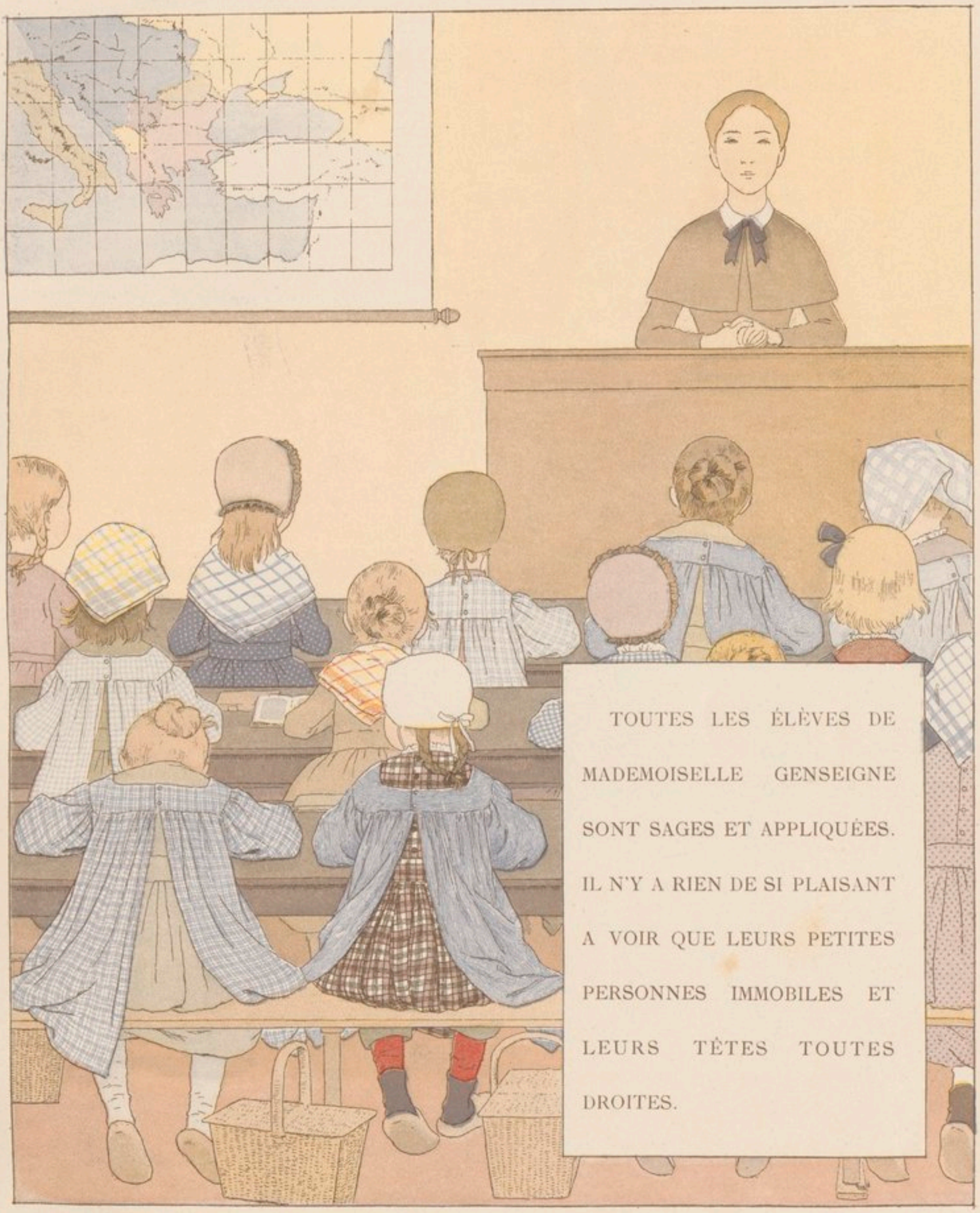
Mlle Genseigne, qui est très savante, apprend le calcul à ses petites élèves. Elle dit à Rose Benoît :

« Rose Benoît, si de douze je retiens quatre, combien me reste-t-il ?

— Quatre ! » répond Rose Benoît.

Mlle Genseigne n'est pas satisfaite de cette réponse.

« Et vous, Emmeline Capel, si de douze je retiens quatre, combien me reste-t-il ?



TOUTES LES ÉLÈVES DE MADEMOISELLE GENSEIGNE SONT SAGES ET APPLIQUÉES. IL N'Y A RIEN DE SI PLAISANT A VOIR QUE LEURS PETITES PERSONNES IMMOBILES ET LEURS TÊTES TOUTES DROITES.

— Huit, » répond Emmeline Capel.

« Vous entendez, Rose Benoît, il me reste huit, » ajoute Mlle Genseigne.

Rose Benoît tombe dans une rêverie profonde. Elle entend qu'il reste huit à Mlle Genseigne, mais elle ne sait pas si c'est huit chapeaux ou huit mouchoirs, ou bien encore huit pommes ou huit plumes. Il y a bien longtemps que cette idée la tourmente. Elle ne comprend rien à l'arithmétique.

Au contraire, elle est très savante en histoire sainte. Mlle Genseigne n'a pas une seule élève capable de décrire le Paradis terrestre et l'Arche de Noé comme fait Rose Benoît. Rose Benoît connaît toutes les fleurs du Paradis et tous les animaux de l'Arche. Elle sait autant de fables que Mlle Genseigne elle-même. Elle sait tous les discours du Corbeau et du Renard, de l'Ane et du Petit Chien, du Coq et de la Poule. Elle n'est pas surprise d'entendre dire que les animaux parlaient autrefois. Elle serait plutôt surprise si on lui disait qu'ils ne parlent plus. Elle est bien sûre d'entendre le langage de son gros chien Tom et de son petit serin Cuip. Elle a raison : les animaux ont toujours parlé et ils parlent encore ; mais ils ne parlent qu'à leurs amis. Rose Benoît les les aime et ils l'aiment. C'est pour cela qu'elle les comprend. Pour s'entendre, il n'est tel que de s'aimer.

Aujourd'hui, Rose Benoît a récité sa leçon sans faute. Elle a un bon point. Emmeline Capel a reçu aussi un bon point pour avoir bien su sa leçon d'arithmétique.

Au sortir de la classe, elle a dit à sa maman qu'elle avait un bon point. Et elle a ajouté :

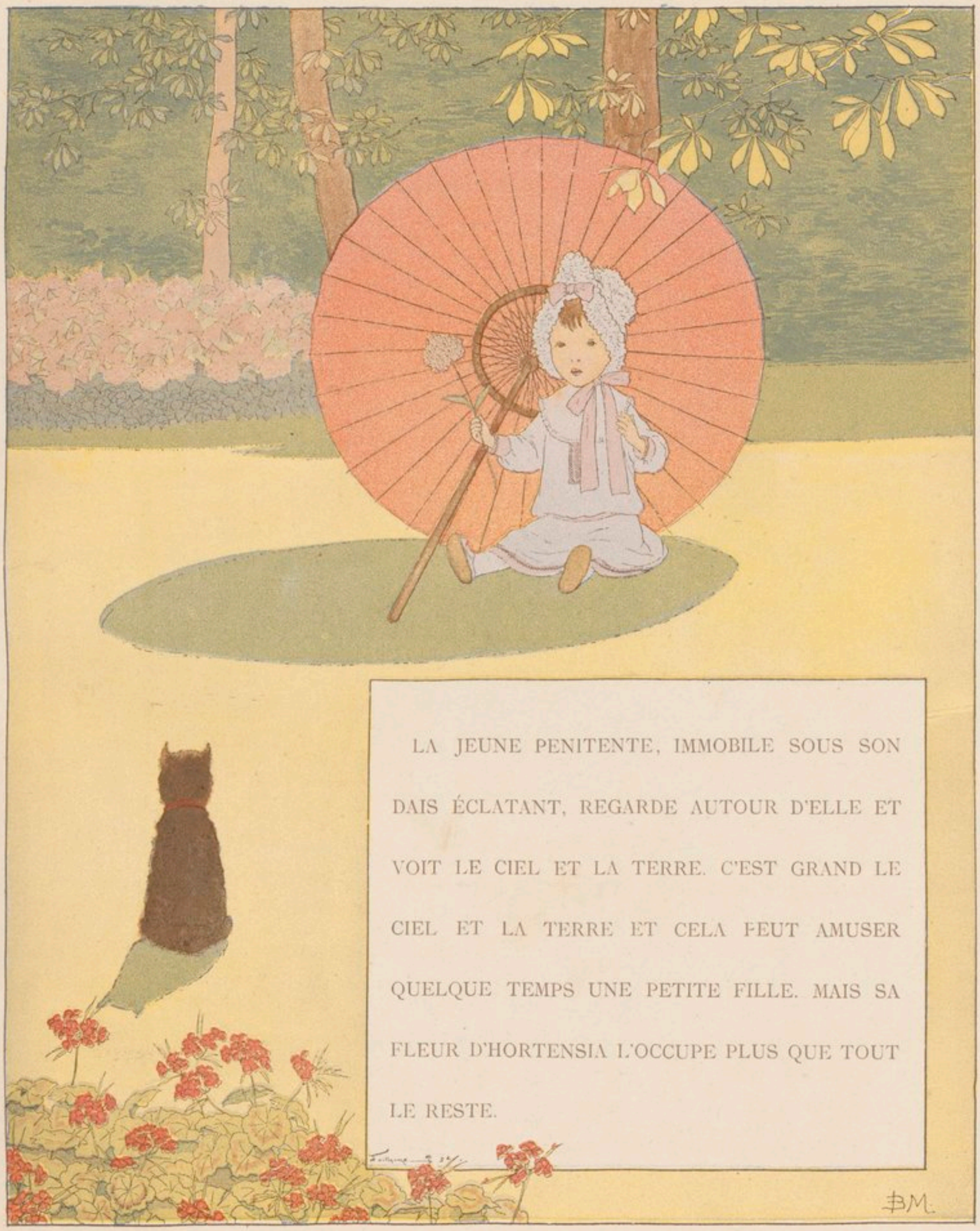
« Un bon point, à quoi ça sert, dis, maman ?

— Un bon point ne sert à rien, a répondu la maman d'Emmeline. C'est justement pour cela qu'on doit être fier de le recevoir. Tu sauras un jour, mon enfant, que les récompenses les plus estimées sont celles qui donnent de l'honneur sans profit. »

MARIE

Les petites filles ont un désir naturel de cueillir des fleurs et des étoiles. Mais les étoiles ne se laissent point cueillir et elles enseignent aux petites filles qu'il y a en ce monde des désirs qui ne sont jamais contentés. Mademoiselle Marie s'en est allée dans le parc ; elle a rencontré une corbeille d'hortensias et elle a connu que les fleurs d'hortensia étaient belles ; c'est pourquoi elle en a cueilli une.

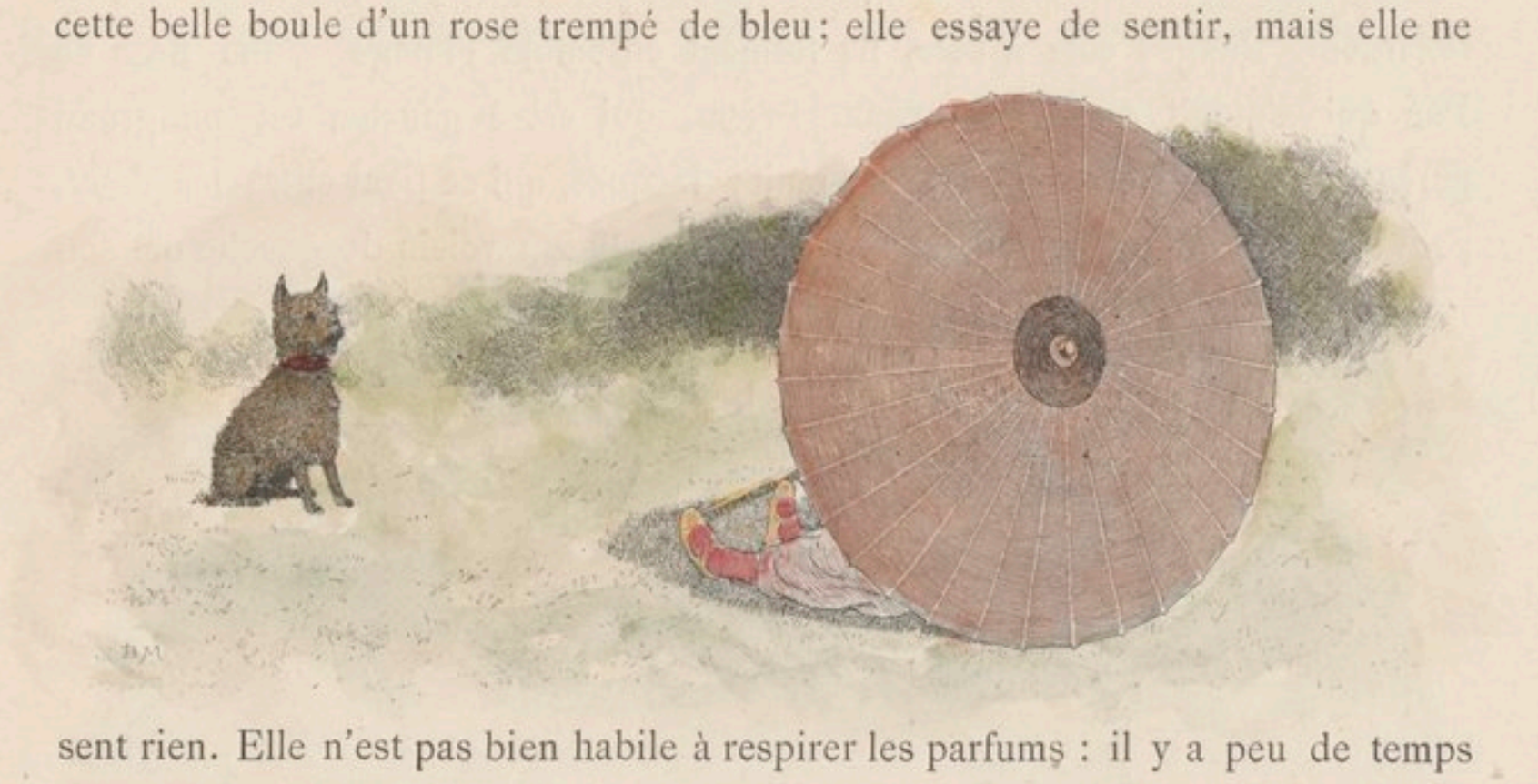
C'était très difficile ; elle a tiré la plante à deux mains et elle a couru grand risque de tomber sur son derrière quand la tige s'est rompue. Elle est contente et fière de ce qu'elle a fait. Mais la nourrice l'a vue. Elle gronde, elle s'élance, elle saisit mademoiselle Marie par le bras, elle la met en pénitence, non dans le cabinet noir, mais sous un grand marronnier, à l'ombre d'un vaste parasol japonais.


LA JEUNE PENITENTE, IMMOBILE SOUS SON DAIS ÉCLATANT, REGARDE AUTOUR D'ELLE ET VOIT LE CIEL ET LA TERRE. C'EST GRAND LE CIEL ET LA TERRE ET CELA PEUT AMUSER QUELQUE TEMPS UNE PETITE FILLE. MAIS SA FLEUR D'HORTENSIA L'OCCUPE PLUS QUE TOUT LE RESTE.
BM

Là, mademoiselle Marie, surprise, étonnée, est assise et songe. Sa fleur à la main, elle a l'air, sous l'ombrelle qui rayonne autour d'elle, d'une petite idole étrange.

La nourrice a dit : « Marie, je vous défends de porter cette fleur à votre bouche. Si vous désobéissez, votre petit chien Toto vous mangera les oreilles. » Ayant ainsi parlé, elle s'éloigne.

La jeune pénitente, immobile sous son dais éclatant, regarde autour d'elle et voit le ciel et la terre. C'est grand le ciel et la terre, et cela peut amuser quelque temps une petite fille. Mais sa fleur d'hortensia l'occupe plus que tout le reste. Elle songe : « Une fleur, cela doit sentir bon! » Et elle approche de son nez cette belle boule d'un rose trempé de bleu; elle essaye de sentir, mais elle ne



sent rien. Elle n'est pas bien habile à respirer les parfums : il y a peu de temps encore, elle soufflait sur les roses au lieu de les respirer. Il ne faut pas se moquer d'elle pour cela : on ne peut tout apprendre à la fois. D'ailleurs aurait-elle, comme sa maman, l'odorat subtil, qu'elle ne sentirait rien. La fleur d'hortensia n'a pas d'odeur : c'est pourquoi elle lasse malgré sa beauté. Mais mademoiselle Marie se prend à songer : « Cette fleur, elle est peut-être en sucre. » Alors elle ouvre la bouche toute grande et va porter la fleur à ses lèvres.

Un cri retentit : *Ouap!*

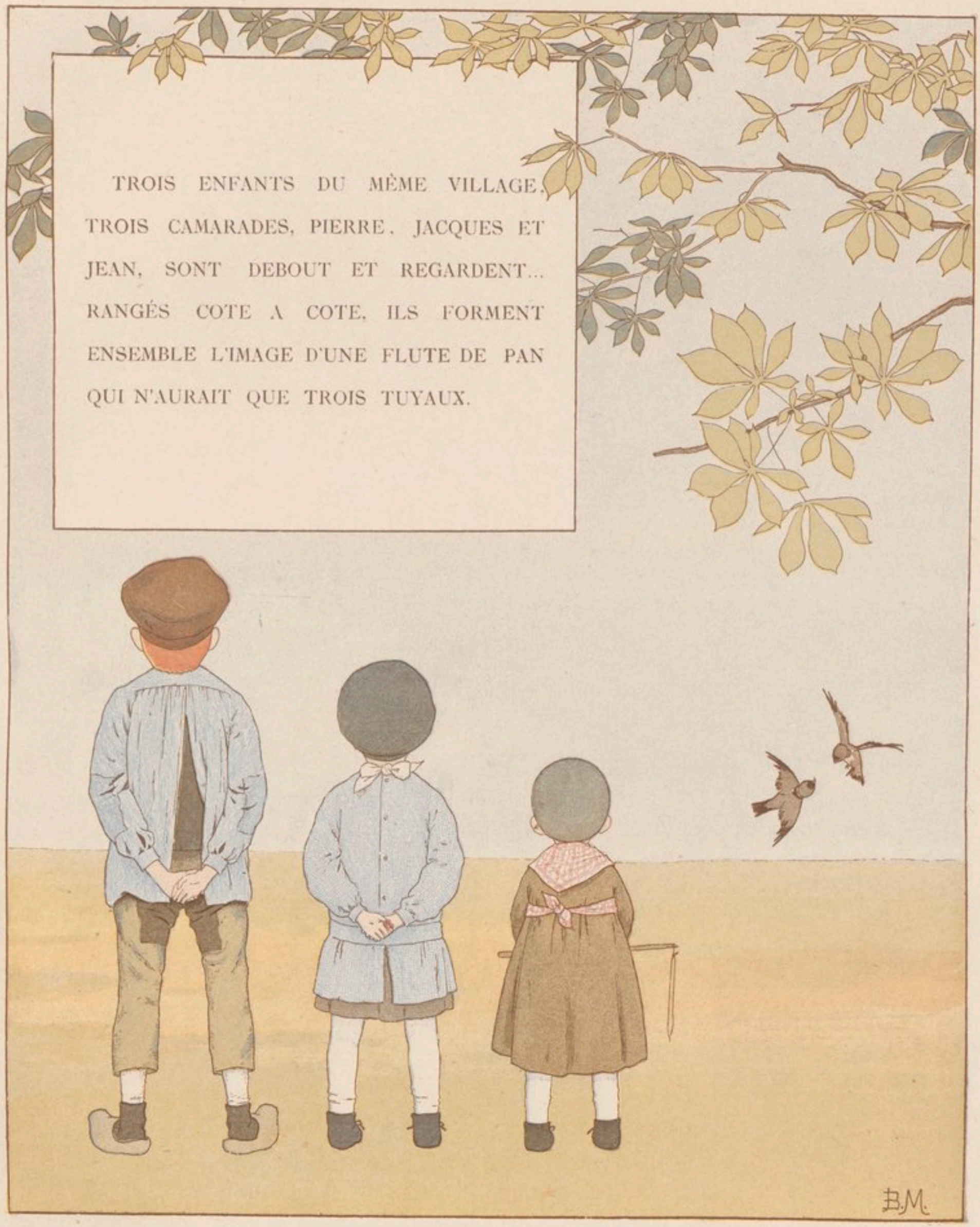
C'est le petit chien Toto qui, s'élançant par-dessus une bordure de géraniums, vient se poser, les oreilles toutes droites, devant mademoiselle Marie, et darde sur elle le regard de ses yeux vifs et ronds.

LA FLÛTE DE PAN

Trois enfants du même village, Pierre, Jacques et Jean, sont debout et regardent. Rangés côte à côte, ils forment ensemble l'image d'une flûte de Pan qui n'aurait que trois tuyaux. Pierre, qui est à gauche, est un grand garçon ; Jean, qui est à droite, est petit ; Jacques, qui se tient entre les deux, peut se croire grand ou petit, selon qu'il regarde son voisin de gauche ou son

voisin de droite. C'est une situation sur laquelle je vous prie de méditer. Car c'est la vôtre, c'est la mienne, c'est celle de tout le monde. Chacun de nous, tout ainsi que Jacques, s'estime grand ou petit selon que la taille de ses voisins est haute ou basse.

C'est pourquoi il est vrai de dire que Jacques n'est ni grand ni petit, et il est vrai aussi de dire qu'il est grand et qu'il est petit. Il est ce qu'il plaît à

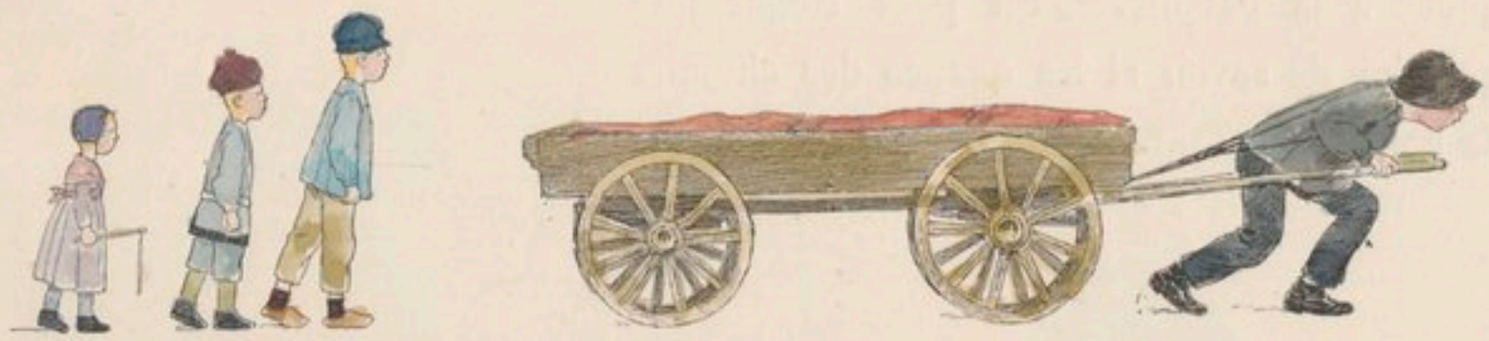

TROIS ENFANTS DU MÊME VILLAGE, TROIS CAMARADES, PIERRE, JACQUES ET JEAN, SONT DEBOUT ET REGARDENT... RANGÉS COTE A COTE, ILS FORMENT ENSEMBLE L'IMAGE D'UNE FLUTE DE PAN QUI N'AURAIT QUE TROIS TUYAUX.
B.M.

Dieu qu'il soit. Pour nous c'est le moyen tuyau de notre vivante flûte de Pan.

Mais que fait-il et que font ses deux camarades? Ils regardent. Ils regardent tous trois. Quoi? Une chose à l'horizon disparue, une chose qu'on ne voit plus et qu'ils voient encore, une chose dont ils restent éblouis. Le petit Jean en oublie le fouet de peau d'anguille qui naguère faisait, dans ses mains, tourner sans relâche le sabot de bois sur la poussière des routes. Pierre et Jacques, les mains derrière le dos, demeurent stupides.

Ce qu'ils ont vu tous trois, c'est la voiture d'un camelot, une voiture à bras qui s'est arrêtée dans la rue du village.

Le camelot a tiré la toile cirée qui la recouvrait, et aussitôt des couteaux, des ciseaux, de petits fusils, des pantins, des soldats de bois et de plomb, des flacons d'odeurs, des pains de savon, des images peintes, mille choses éclatantes



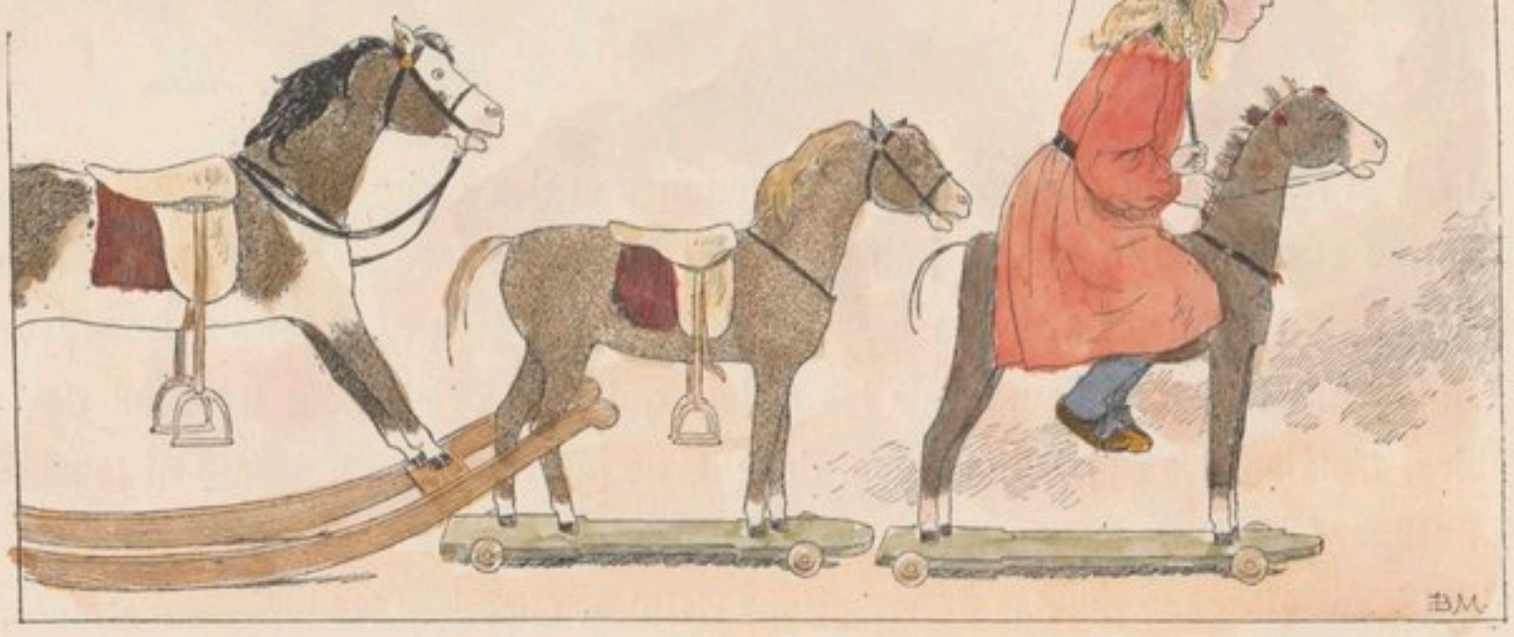
ont réjoui les regards des hommes, des femmes et des enfants. Les servantes de la ferme et du moulin en ont pâli de désir; Pierre et Jacques en ont rougi de joie. Le petit Jean en a tiré la langue. Tout ce qui était dans cette voiture leur semblait précieux et beau. Mais les objets qui leur semblaient les plus désirables, c'etaient les objets inconnus, dont ils ne pouvaient comprendre ni le sens ni l'usage. C'étaient, par exemple, les boules polies comme des miroirs qui reflétaient leurs visages avec des déformations risibles. C'étaient les images d'Epinal, couvertes de figures plus vives que les figures naturelles; c'étaient les étuis et les boîtes contenant des choses inimaginables.

Les femmes ont fait emplette de guimpes et de dentelles au mètre, et le camelot a roulé de nouveau la toile cirée noire sur les richesses de la voiture; et, tirant la bricole, il s'en est allé par la route; et maintenant voiture et voiturier sont disparus derrière l'horizon.

L'ÉCURIE DE ROGER

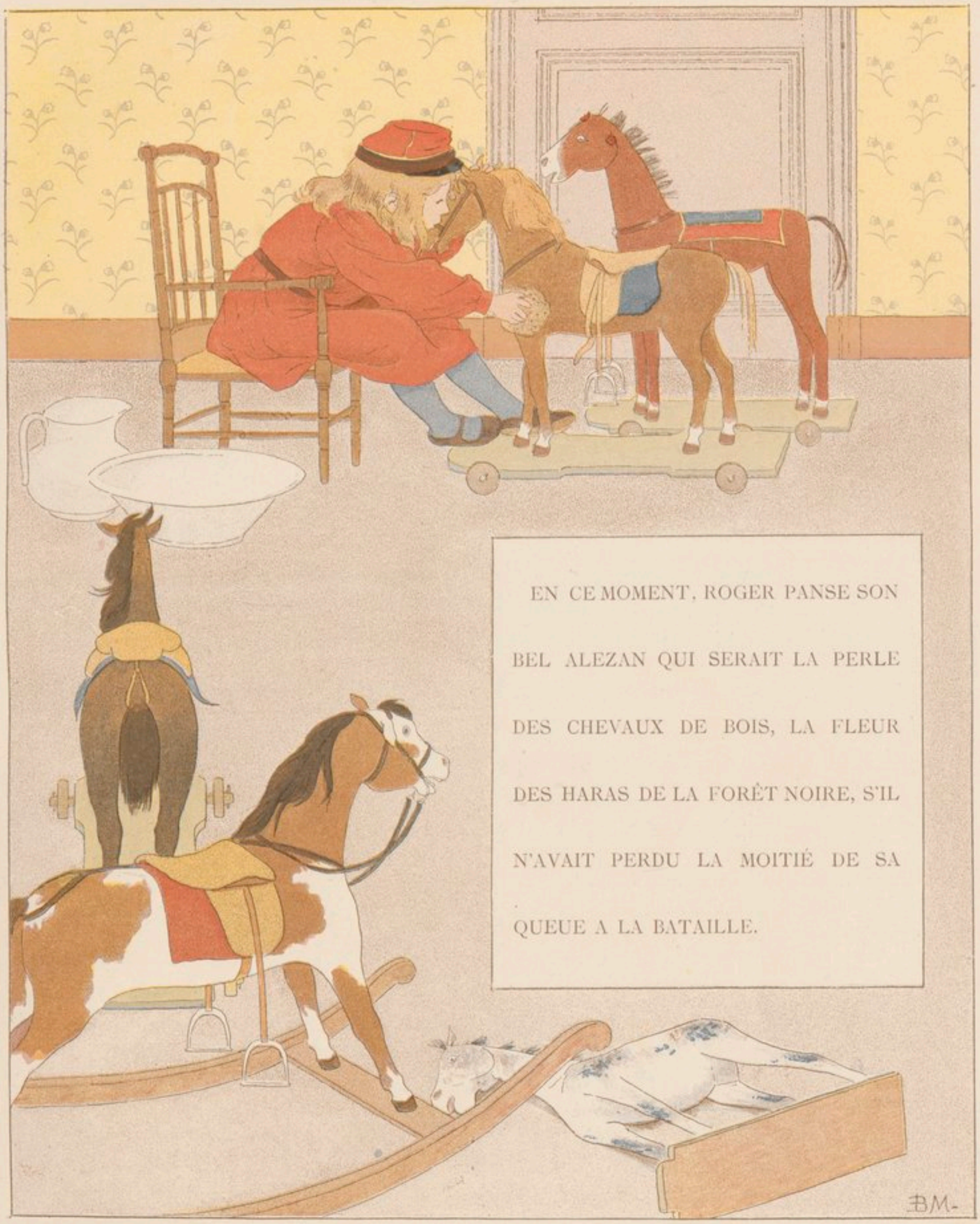
C'est un grand souci qu'une écurie. Le cheval est un animal délicat, qui exige mille soins. Demandez plutôt à Roger.

En ce moment il panse son bel alezan, qui serait la perle des chevaux de bois, la fleur des haras de la Forêt-Noire, s'il n'avait perdu la moitié de sa queue à la bataille. C'est pour Roger une question de savoir si les queues des chevaux de bois repoussent.



Après les avoir pansés en idée, Roger donne à ses chevaux une avoine imaginaire. C'est ainsi qu'il convient de nourrir ces menus fantômes de bois qui promènent les petits garçons à travers le pays des rêves.

Voilà Roger parti pour la promenade. Il a monté son cheval. Bien que la pauvre bête n'ait plus d'oreilles et que sa crinière ressemble à un vieux peigne ébréché, Roger l'aime. Pourquoi ? on ne saurait le dire. Ce cheval


EN CE MOMENT, ROGER PANSE SON BEL ALEZAN QUI SERAIT LA PERLE DES CHEVAUX DE BOIS, LA FLEUR DES HARAS DE LA FORÊT NOIRE, S'IL N'AVAIT PERDU LA MOITIÉ DE SA QUEUE A LA BATAILLE.
BM-

rouge, c'est le cadeau d'un pauvre homme. Et peut-être y a-t-il dans les présents des pauvres une grâce secrète. Souvenez-vous du Dieu qui bénit l'offrande de la veuve.

Roger est parti. Il est bien loin. Les fleurs du tapis lui semblent les fleurs des tropiques. Bon voyage, petit Roger ! Puisse votre dada vous conduire heureusement par le monde ! Puissiez-vous

n'en avoir jamais de plus dangereux ! Petits et grands, nous chevauchons tous le nôtre ! Qui n'a pas son dada ?

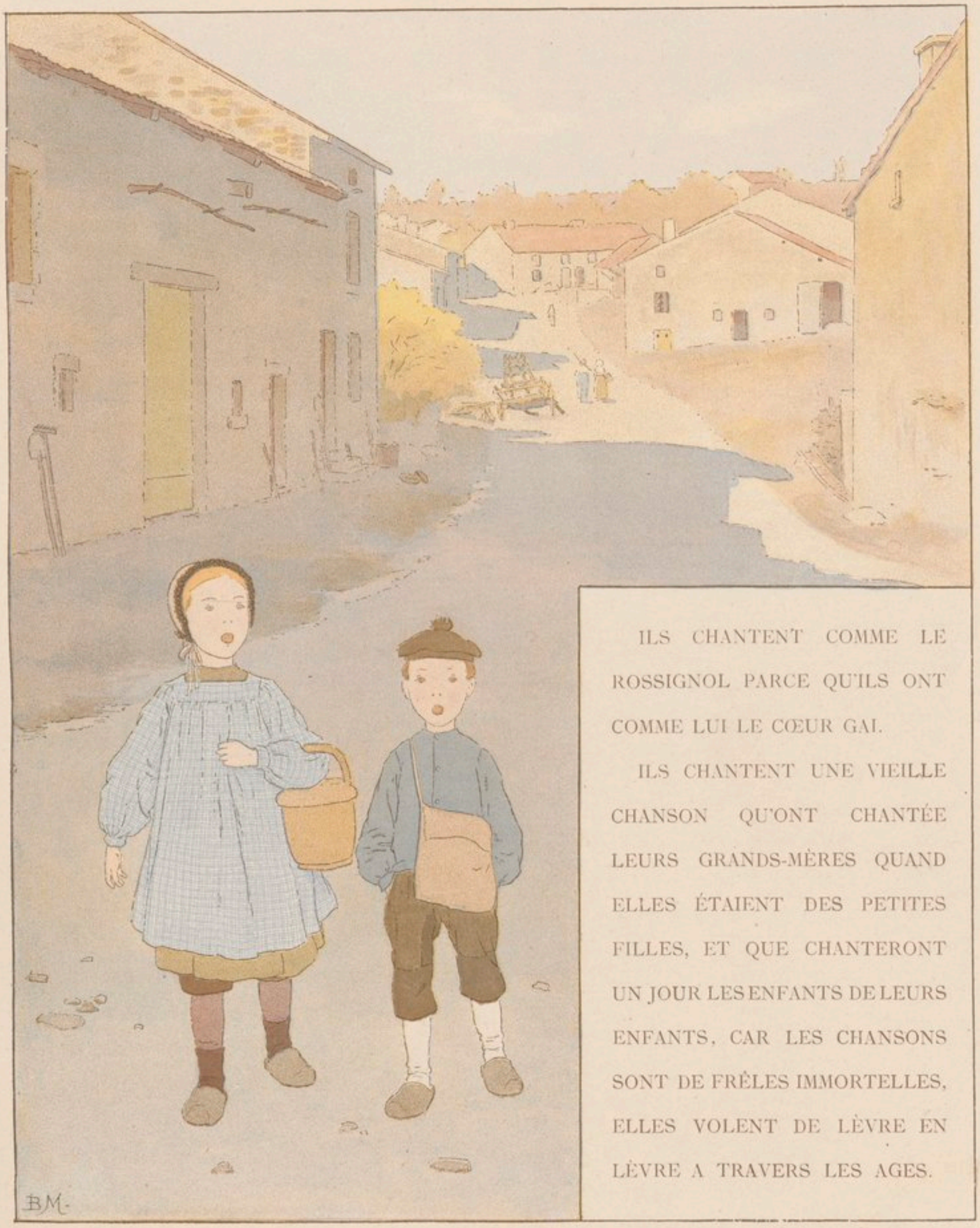
Les dadas des hommes courent comme des fous sur tous les chemins de la vie ; l'un vole à la gloire, l'autre au plaisir ; beaucoup sautent dans les précipices et cassent les reins à leur cavalier. Je vous souhaite, petit Roger, d'enfourcher, quand vous serez grand, deux dadas qui vous mèneront toujours dans le droit chemin : l'un est vif, l'autre est doux ; ils sont beaux tous deux : l'un se nomme Courage et l'autre Bonté.

LE COURAGE

Louison et Frédéric s'en vont à l'école, par la rue du village. Le soleil rit et les deux enfants chantent. Ils chantent comme le rossignol, parce qu'ils ont comme lui le cœur gai. Ils chantent une vieille chanson qu'ont chantée leurs grand'mères quand elles étaient des petites filles et que chanteront un jour les enfants de leurs enfants; car les chansons sont de frêles immortelles, elles volent de lèvre en lèvre à travers les âges. Les lèvres, un jour décolorées, se taisent les unes après les autres, et la chanson vole toujours. Il y a des chansons qui nous viennent du temps où tous les hommes étaient bergers et toutes les femmes bergères. C'est pourquoi elles ne parlent que de moutons et de loups.

Louison et Frédéric chantent; leur bouche est ronde comme une fleur et leur chanson s'élance, aigrelette et claire, dans l'air matinal. Mais voici que soudain le son hésite dans le gosier de Frédéric.

Quelle puissance invisible a donc étranglé la chanson dans la gorge de l'écolier? — C'est la peur. Chaque jour, il rencontre fatalement au bout de la rue du village le chien du charcutier, et chaque jour il sent à cette vue son cœur se serrer et ses jambes mollir. Pourtant le chien du charcutier ne l'attaque ni ne menace. Il est paisiblement assis sur le seuil de la boutique de son maître.



ILS CHANTENT COMME LE ROSSIGNOL PARCE QU'ILS ONT COMME LUI LE CŒUR GAI.

ILS CHANTENT UNE VIEILLE CHANSON QU'ONT CHANTÉE LEURS GRANDS-MÈRES QUAND ELLES ÉTAIENT DES PETITES FILLES, ET QUE CHANTERONT UN JOUR LES ENFANTS DE LEURS ENFANTS, CAR LES CHANSONS SONT DE FRÊLES IMMORTELLES, ELLES VOLENT DE LÈVRE EN LÈVRE A TRAVERS LES AGES.

Mais il est noir, il a l'œil fixe et sanglant; des dents aiguës et blanches lui sortent des babouines. Il est effrayant. Et puis il repose au milieu de chair à pâté et de hachis de toute sorte. Il en semble plus terrible. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait tout ce carnage, mais il y règne. C'est une bête farouche que le chien du charcutier. Aussi, du plus loin que Frédéric aperçoit l'animal sur le seuil, il saisit une grosse pierre, à l'exemple des hommes qu'il a vus s'armer de la sorte contre les chiens hargneux, et il va rasant le mur opposé à la maison du charcutier.

Cette fois encore il en a usé pareillement. Louison s'est moquée de lui. Elle ne lui a tenu aucun de ces propos violents auxquels on répond d'ordinaire par des propos plus violents encore. Non,

elle ne lui a rien dit : elle n'a pas cessé de chanter. Mais elle a changé de voix et elle s'est mise à chanter d'un ton si railleur, que Frédéric en a rougi jusqu'aux oreilles. Alors il se fit un grand travail dans sa petite tête. Il comprit qu'il faut craindre la honte plus encore que le danger. Et il eut peur d'avoir peur.

Aussi, quand, au sortir de l'école, il revit le chien du charcutier, il passa fièrement devant l'animal étonné.

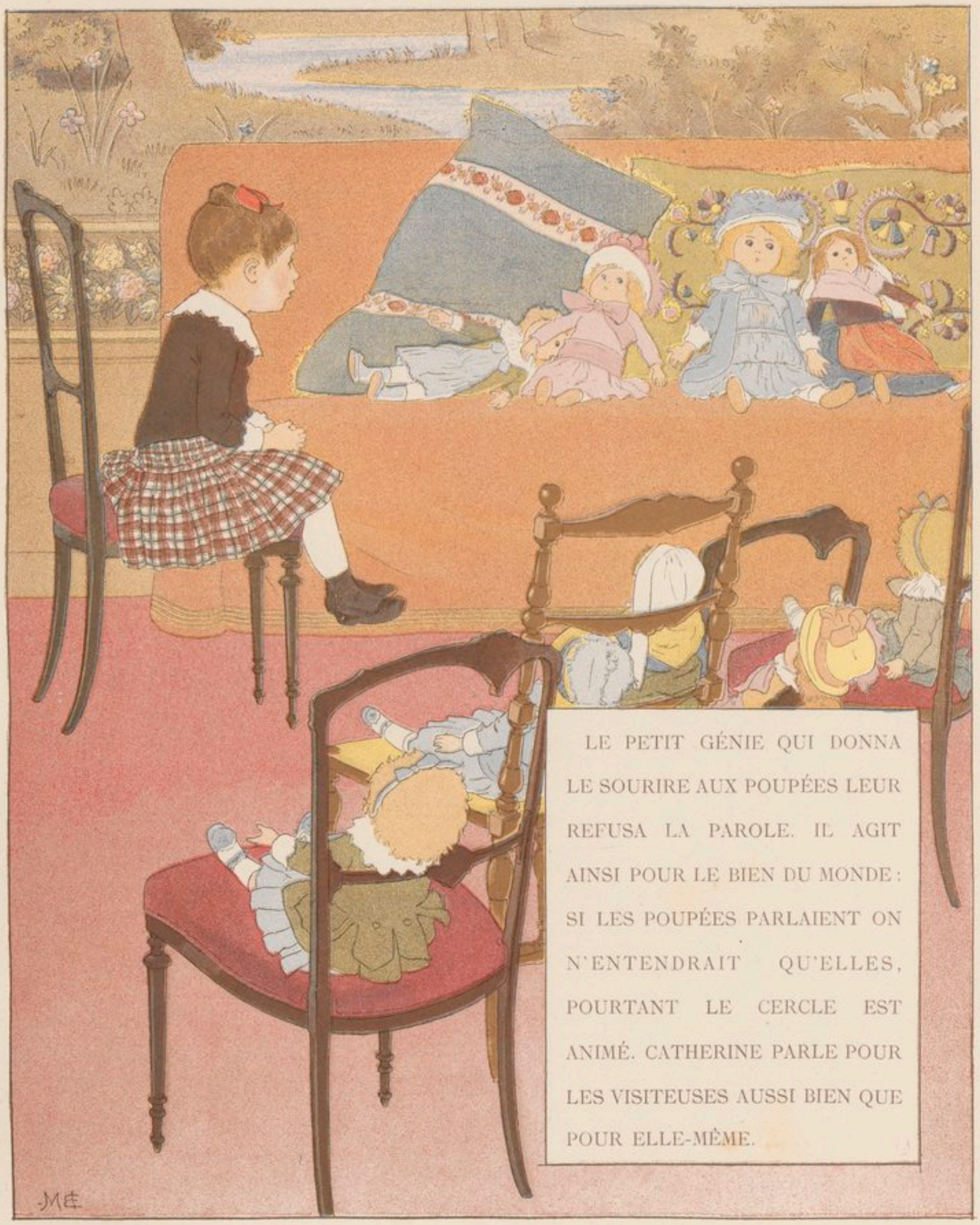
L'histoire ajoute qu'il regarda du coin de l'œil si Louison ne le voyait pas. Il est bien vrai de dire que, s'il n'y avait ni dames ni demoiselles au monde, les hommes seraient moins braves.

LE JOUR DE CATHERINE

Il est cinq heures. Mlle Catherine reçoit ses poupées. C'est son jour. Les poupées ne parlent pas : le petit Génie qui leur donna le sourire leur refusa la parole. Il agit ainsi pour le bien du monde : si les poupées parlaient, on n'entendrait qu'elles. Pourtant le cercle est animé. Mlle Catherine parle pour ses visiteuses aussi bien que pour elle-même ; elle fait les demandes et les réponses.

« Comment allez-vous, madame ? — Très bien, madame. Je me suis cassé le

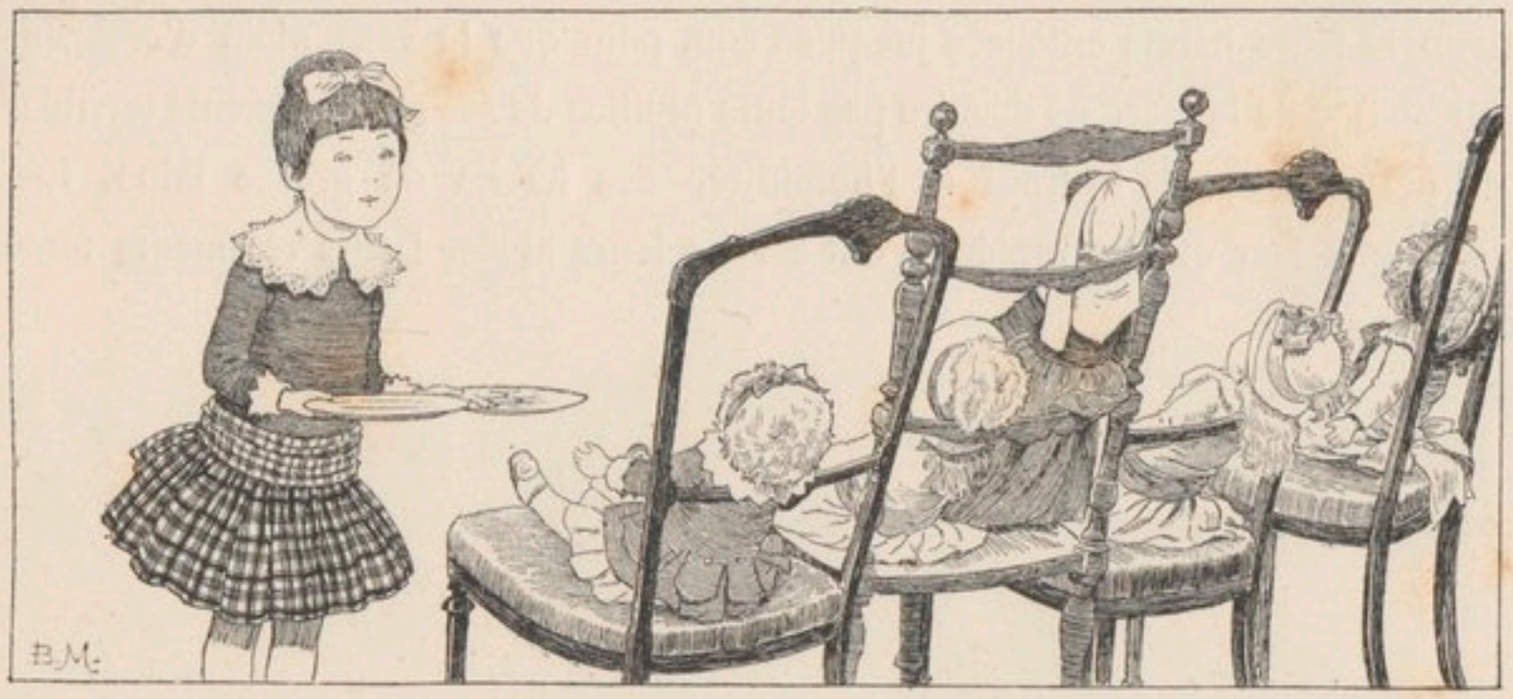
bras hier matin en allant acheter des gâteaux. Mais c'est guéri. — Ah ! tant mieux ! — Et comment va votre petite ? — Elle a la coqueluche. — Ah ! quel malheur ! Elle tousse ? — Non, c'est une coqueluche qui ne tousse pas. — Vous savez, madame, j'ai encore eu deux enfants la semaine dernière. — Vraiment ? cela fait quatre. — Quatre ou cinq, je ne sais plus. Quand on en a tant, on s'embrouille. — Vous avez une bien jolie toilette. — Oh ! j'en ai de bien plus



LE PETIT GÉNIE QUI DONNA LE SOURIRE AUX POUPÉES LEUR REFUSA LA PAROLE. IL AGIT AINSI POUR LE BIEN DU MONDE : SI LES POUPÉES PARLAIENT ON N'ENTENDRAIT QU'ELLES, POURTANT LE CERCLE EST ANIMÉ. CATHERINE PARLE POUR LES VISITEUSES AUSSI BIEN QUE POUR ELLE-MÊME.

belles encore à la maison. — Allez-vous au théâtre ? — Tous les soirs. J'étais hier à l'Opéra; mais Polichinelle n'a pas joué, parce que le loup l'avait mangé. — Moi, ma chère, je vais au bal tous les jours. — C'est bien amusant. — Oui, je mets une robe bleue et je danse avec des jeunes gens, tout ce qu'il y a de mieux, des généraux, des princes, des confiseurs. — Vous êtes jolie comme un cœur aujourd'hui, ma mignonne. — C'est le printemps. — Oui, mais quel dommage qu'il neige ! — Moi, j'aime la neige, parce qu'elle est blanche. — Oh ! il y a de la neige noire. — Oui, mais c'est de la vilaine neige. »

Voilà une belle conversation ; Mlle Catherine la soutient avec agilité. Je lui ferai pourtant un reproche : elle cause sans cesse avec la même visiteuse

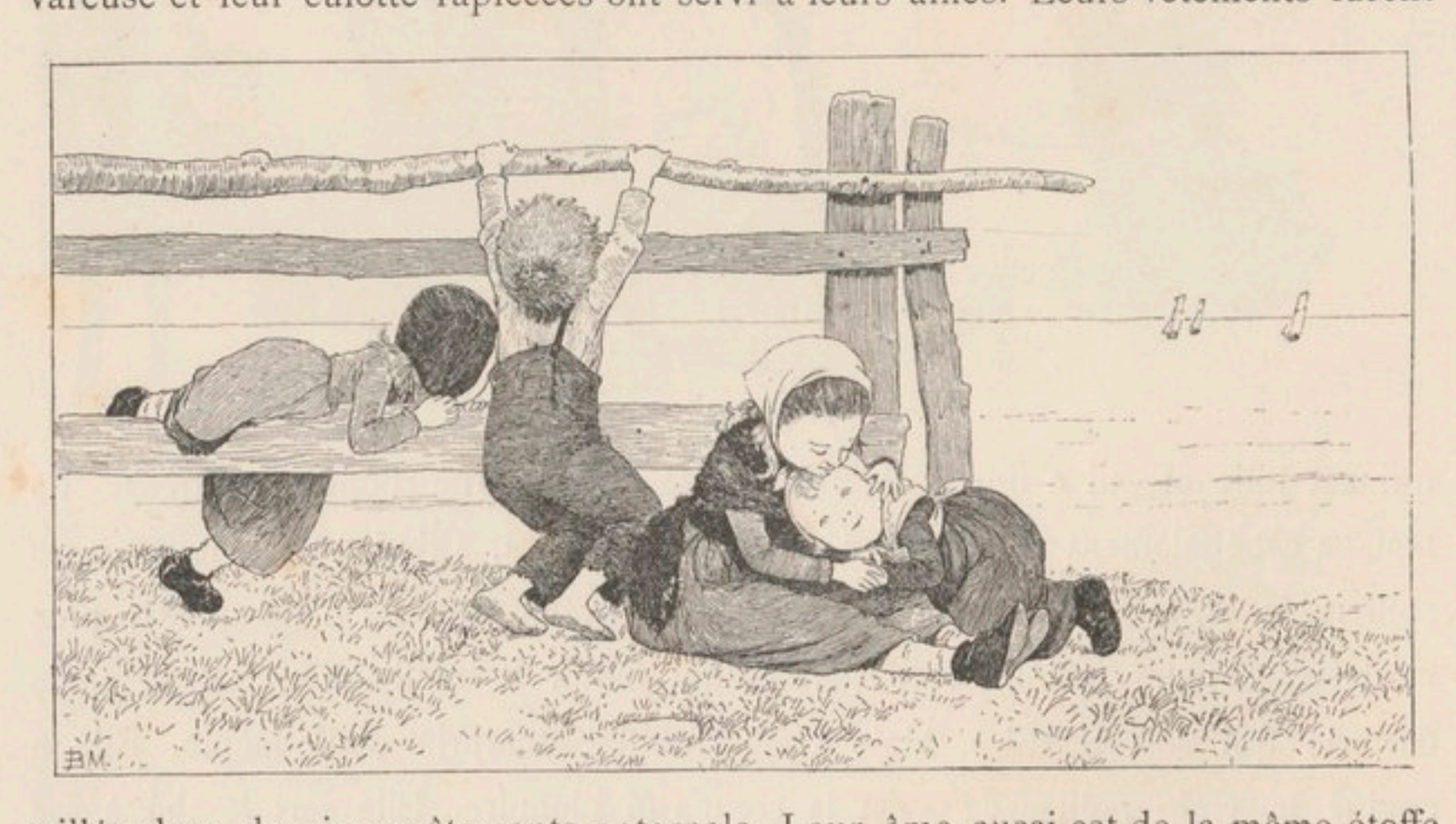


qui est jolie et qui a une belle robe. Elle a tort. Une bonne maîtresse de maison est également affable avec toutes les invitées. Elle les traite toutes avec sollicitude et, si elle peut montrer quelque préférence, ce n'est qu'aux plus modestes et aux moins heureuses. Il faut flatter le malheur : c'est la seule flatterie qui soit permise. Mais Catherine l'a compris d'elle-même. Elle a deviné la vraie politesse : c'est le cœur qui l'inspire. Elle sert le thé à ses hôtesses et elle n'en oublie aucune. Elle insiste au contraire auprès des poupées qu'elle sait pauvres, malheureuses et timides, pour qu'elles prennent des petits gâteaux invisibles et des sandwichs faits avec des dominos.

Catherine aura un jour un salon où fleurira la vieille politesse française.

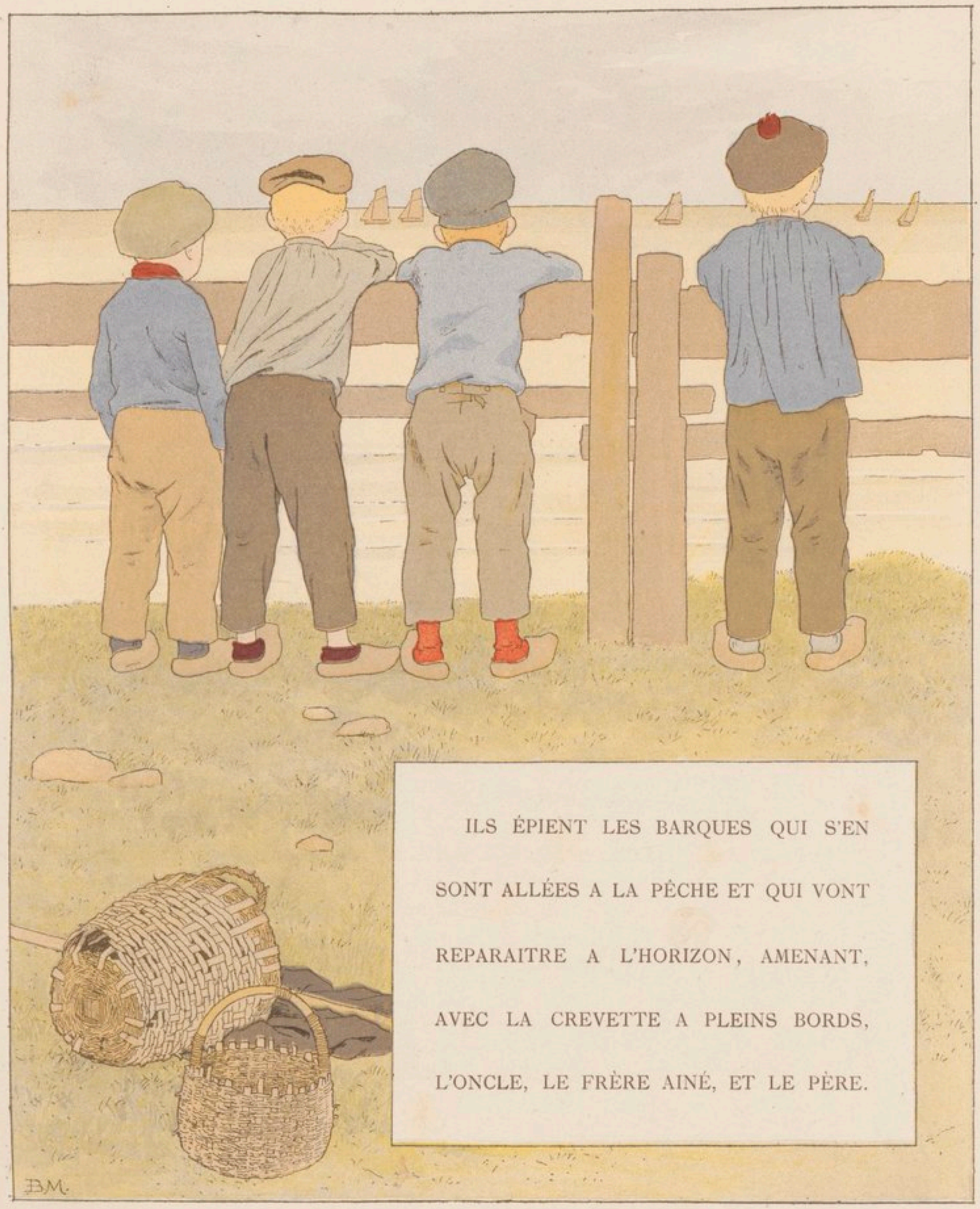
LES PETITS LOUPS DE MER

Ce sont des petits matelots, de vrais petits loups de mer. Voyez-les : ils tiennent leurs bérets enfoncés jusqu'au cou, pour que le vent plein d'embruns, qui souffle de la mer, ne déchire pas leurs oreilles de ses gémissements terribles. Ils portent, contre le froid et l'humidité, des habits de grosse laine. Leur vareuse et leur culotte rapiécées ont servi à leurs aînés. Leurs vêtements furent



taillés dans de vieux vêtements paternels. Leur âme aussi est de la même étoffe que l'âme de leur père : elle est simple, courageuse et patiente. Dès qu'ils furent au monde, ils eurent le cœur naïf et grand. Qui le leur fit tel ? Après Dieu et leurs parents, c'est l'Océan. L'Océan donne aux matelots le courage en leur donnant le danger. C'est un rude bienfaiteur.

Voilà pourquoi nos petits matelots portent dans leur cœur d'enfants des



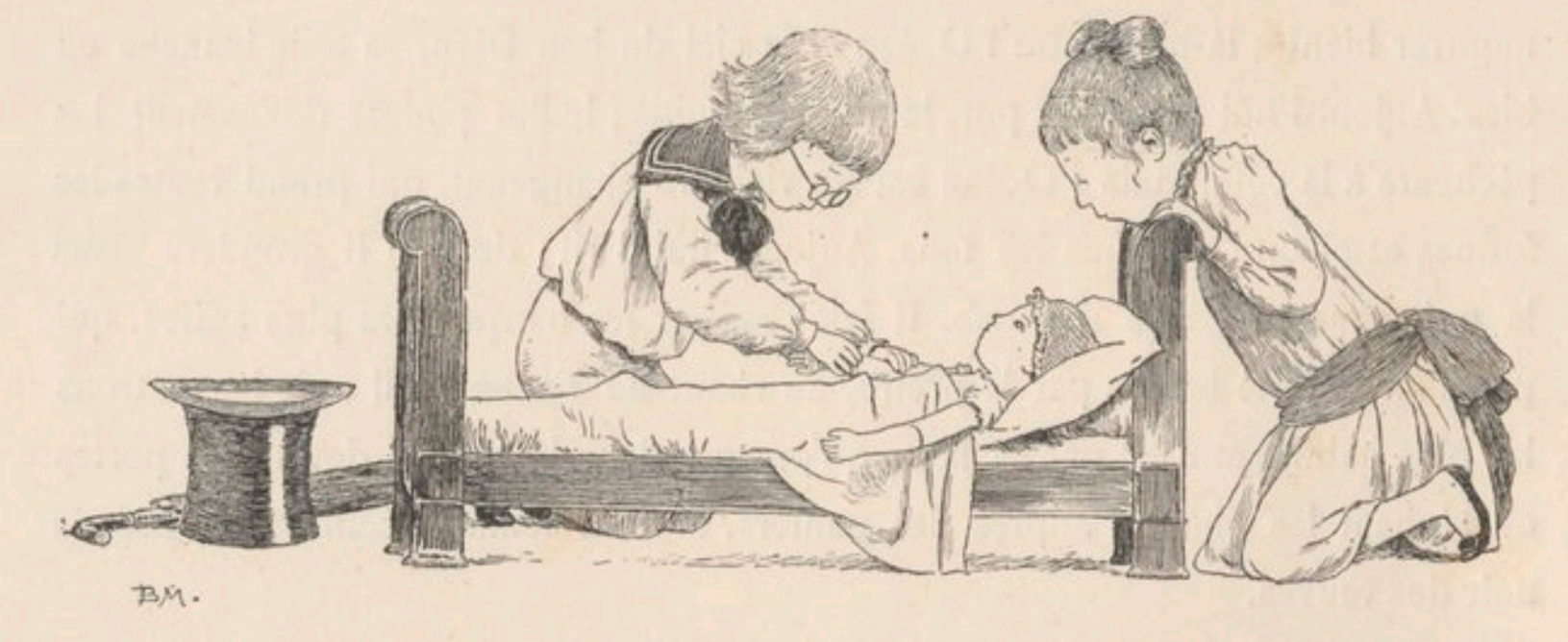
ILS ÉPIENT LES BARQUES QUI S'EN SONT ALLÉES A LA PÊCHE ET QUI VONT REPARAITRE A L'HORIZON, AMENANT, AVEC LA CREVETTE A PLEINS BORDS, L'ONCLE, LE FRÈRE AINÉ, ET LE PÈRE.

sentiments de vieux braves. Penchés sur le parapet de l'estacade, ils regardent le large. Ils n'y voient pas seulement la ligne bleue qui marque les confins légers de la mer et du ciel. La mer n'amuse pas leurs yeux par ses couleurs fines et changeantes, ni le ciel par les figures colossales et bizarres de ses nuages. Ce qu'ils voient en regardant le large, c'est quelque chose de plus touchant que la teinte des eaux et la figure des nuées : c'est une idée d'amour. Ils épient les barques qui s'en sont allées à la pêche et qui vont reparaître à l'horizon, amenant, avec la crevette à pleins bords, l'oncle, le frère aîné et le père. La petite flottille va

montrer bientôt là-bas, entre l'Océan et le ciel du bon Dieu, sa toile blanche ou bise. Aujourd'hui le ciel est pur, la mer tranquille ; le flot pousse doucement les pêcheurs à la côte. Mais l'Océan est un vieillard changeant, qui prend toutes les formes et chante sur tous les tons. Aujourd'hui il rit ; demain il grondera dans la nuit sous sa barbe d'écume. Il fait chavirer les barques les plus agiles, qui pourtant ont été bénies par le prêtre, au chant du *Te Deum ;* il noie les patrons les plus habiles et c'est par sa faute qu'on voit, dans le village, devant les portes où sèchent les chaluts auprès des paniers, tant de femmes coiffées du béguin noir des veuves.

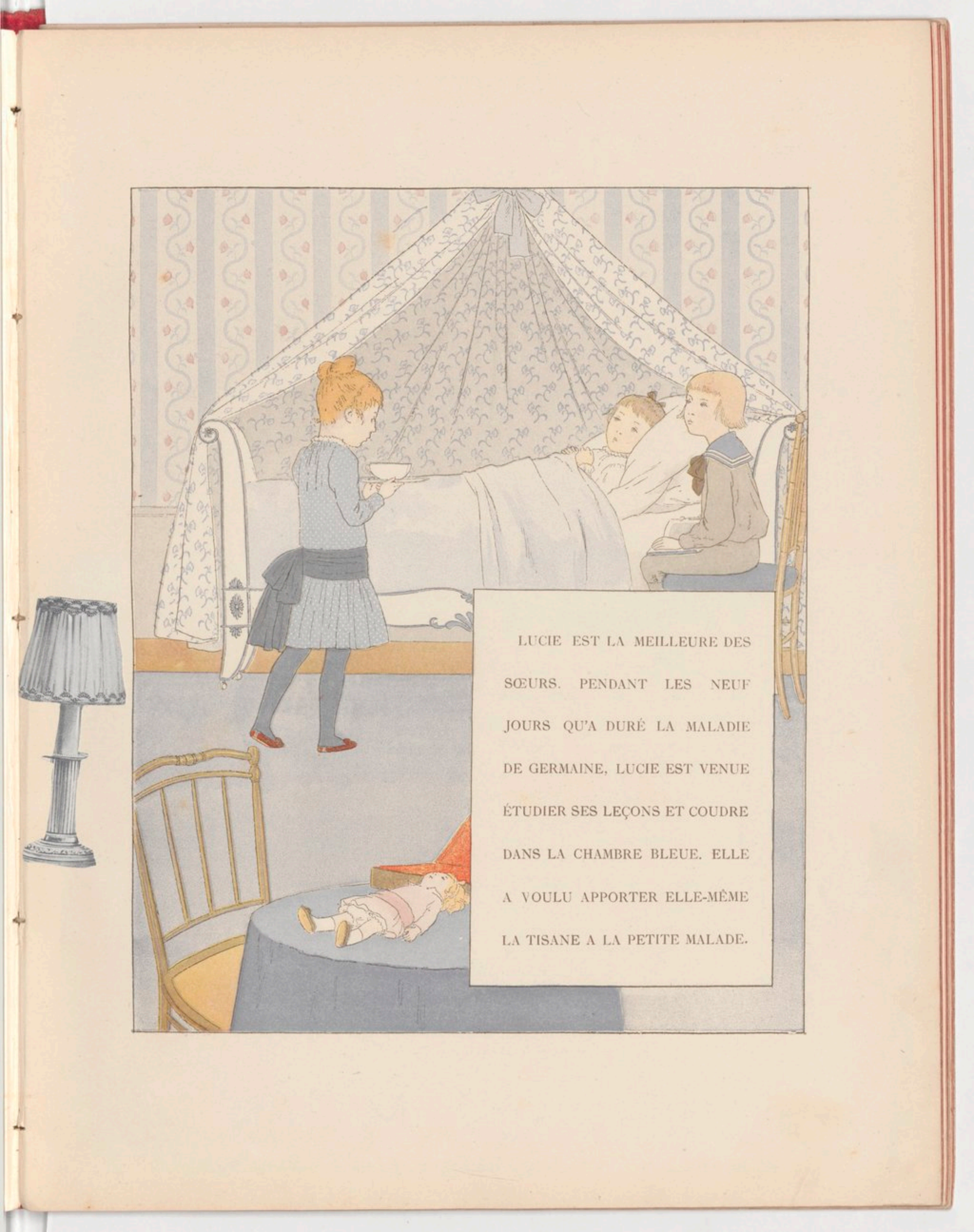
LA CONVALESCENCE

Germaine est malade. On ne sait pas comment cela est venu. Le bras qui sème la fièvre est invisible comme la main, pleine de sable, du vieillard qui vient, chaque soir, verser le sommeil dans les yeux des enfants. Mais Germaine n'est pas restée longtemps malade et elle n'a pas beaucoup souffert, et voici qu'elle est convalescente. La convalescence est plus douce encore que la santé qu'elle précède. C'est ainsi que l'espérance et le désir sont meilleurs, bien souvent, que



tout ce qu'on désire et que tout ce qu'on espère. Germaine est couchée dans sa jolie chambre bleue et ses rêves sont de la couleur de la chambre.

Elle regarde de ses yeux encore languissants sa poupée qui repose près du lit. Il y a des sympathies profondes entre les petites filles et leurs poupées. La poupée de Germaine fut malade en même temps que sa petite maman, et maintenant elle est convalescente avec elle. Elle fera sa première sortie en voiture avec Germaine.



LUCIE EST LA MEILLEURE DES SŒURS. PENDANT LES NEUF JOURS QU'A DURÉ LA MALADIE DE GERMAINE, LUCIE EST VENUE ÉTUDIER SES LEÇONS ET COUDRE DANS LA CHAMBRE BLEUE. ELLE A VOULU APPORTER ELLE-MÊME LA TISANE A LA PETITE MALADE.

Aussi a-t-elle reçu la visite du médecin. Alfred est venu tâter le pouls de la poupée. C'est le médecin Tant-pis. Il ne parle que de couper les bras et les jambes. Mais Germaine l'a tant prié, qu'il a consenti à guérir la poupée sans la mettre en morceaux. Il a seulement prescrit les tisanes les plus amères.

La maladie a du moins un avantage : elle nous fait connaître nos amis. Germaine sait maintenant qu'elle peut compter sur le bon Alfred. Elle sait aussi que sa sœur Lucie est la meilleure des sœurs. Pendant les neuf jours qu'a duré

la maladie, Lucie est venue étudier ses leçons et coudre dans la chambre bleue. Elle veut apporter elle-même la tisane à la petite malade. Et ce n'est pas une tisane amère comme en ordonnait Alfred; non, c'est une boisson tout embaumée du parfum des fleurs sauvages.

Lorsqu'elle la respire, Catherine songe aux sentiers fleuris de la montagne, connus des enfants et des abeilles, où elle a tant joué l'an passé. Alfred aussi se rappelle ces beaux chemins, et les bois, et les sources, et les mulets qui montaient sur le bord des précipices avec un bruit de grelots.

A TRAVERS CHAMPS

Après le déjeuner, Catherine s'en est allée dans les prés avec Jean, son petit frère. Quand ils sont partis, le jour semblait jeune et frais comme eux. Le ciel n'était pas tout à fait bleu ; il était plutôt gris, mais d'un gris plus doux que tous les bleus du monde. Justement les yeux de Catherine sont de ce gris-là et semblent faits d'un peu de ciel matinal.

Catherine et Jean s'en vont tout seuls par les prés. Leur mère est fermière et travaille dans la ferme. Ils n'ont point de servante pour les conduire, et ils n'en ont point besoin. Ils savent leur chemin ; ils connaissent les bois, les champs et les collines. Catherine sait voir l'heure du jour en regardant le soleil, et elle a deviné toutes sortes de beaux secrets naturels que les enfants des villes ne soupçonnent pas. Le petit Jean lui-même comprend beaucoup de choses des bois, des étangs et des montagnes, car sa petite âme est une âme rustique.

Catherine et Jean s'en vont par les prés fleuris. Catherine, en cheminant, fait un bouquet.

APRÈS LE DÉJEUNER, CATHERINE S'EN EST ALLÉE DANS LES PRÉS AVEC JEAN, SON PETIT FRÈRE. QUAND ILS SONT PARTIS, LE JOUR SEMBLAIT JEUNE ET FRAIS COMME EUX. LE CIEL N'ÉTAIT PAS TOUT A FAIT BLEU; IL ÉTAIT PLUTOT GRIS, MAIS D'UN GRIS PLUS DOUX QUE TOUS LES BLEUS DU MONDE.

Elle cueille des bleuets, des coquelicots, des coucous et des boutons d'or, qu'on appelle aussi cocotes. Elle cueille encore de ces jolies fleurs violettes qui croissent au bord des blés et qu'on nomme des miroirs de Vénus. Elle cueille les sombres épis de l'herbe à lait et des becs de grue et le lis des vallées, dont les blanches clochettes, agitées au moindre souffle, répandent une odeur délicieuse. Catherine aime les fleurs parce que les fleurs sont belles; elle les aime aussi parce qu'elles sont des parures. Elle est une petite fille toute simple, dont les beaux cheveux sont cachés sous un béguin brun. Son tablier de cotonnade recouvre une robe unie; elle va en sabots. Elle n'a vu de riches toilettes qu'à la Vierge Marie et à la sainte Catherine de son église

paroissiale. Mais il y a des choses que les petites filles savent en naissant. Catherine sait que les fleurs sont des parures séantes, et que les belles dames qui mettent des bouquets à leur corsage en paraissent plus jolies. Aussi songe-t-elle qu'elle doit être bien brave en ce moment, puisqu'elle porte un bouquet plus gros que sa tête. Ses idées sont brillantes et parfumées comme ses fleurs. Ce sont des idées qui ne s'expriment point par la parole : la parole n'a rien d'assez joli pour cela. Il y faut des airs de chansons, les airs les plus vifs et les plus doux, les chansons les plus gentilles. Aussi Catherine chante, en cueillant son bouquet : « J'irai au bois seulette, » et « Mon cœur je lui donnerai, mon cœur je lui donnerai. »

Le petit Jean est d'un autre caractère. Il suit d'autres pensées. C'est un

franc luron ; il ne porte point encore la culotte, mais son esprit a devancé son âge, et il n'y a pas d'esprit plus gaillard que celui-là. Tandis qu'il s'attache d'une main au tablier de sa sœur, de peur de tomber, il agite son fouet de l'autre main avec la vigueur d'un robuste garçon. C'est à peine si le premier valet de son père fait mieux claquer le sien quand, en ramenant les chevaux de la rivière, il rencontre sa fiancée. Le petit Jean ne s'endort pas dans une molle rêverie. Il ne se soucie pas des fleurs des champs. Il songe, pour ses jeux, à de rudes travaux. Il rêve charrois embourbés et percherons tirant du collier à sa voix et sous ses coups.

Catherine et Jean sont montés au-dessus des prairies, le long du coteau, jusqu'à un endroit élevé d'où l'on découvre tous les feux du village épars dans la feuillée, et à l'horizon les clochers de six paroisses. C'est là qu'on voit que la terre est grande. Catherine y comprend mieux qu'ailleurs les histoires qu'on lui a apprises, la colombe de l'arche, les Israélites dans la terre promise et Jésus allant de ville en ville.

« Asseyons-nous là, » dit-elle.

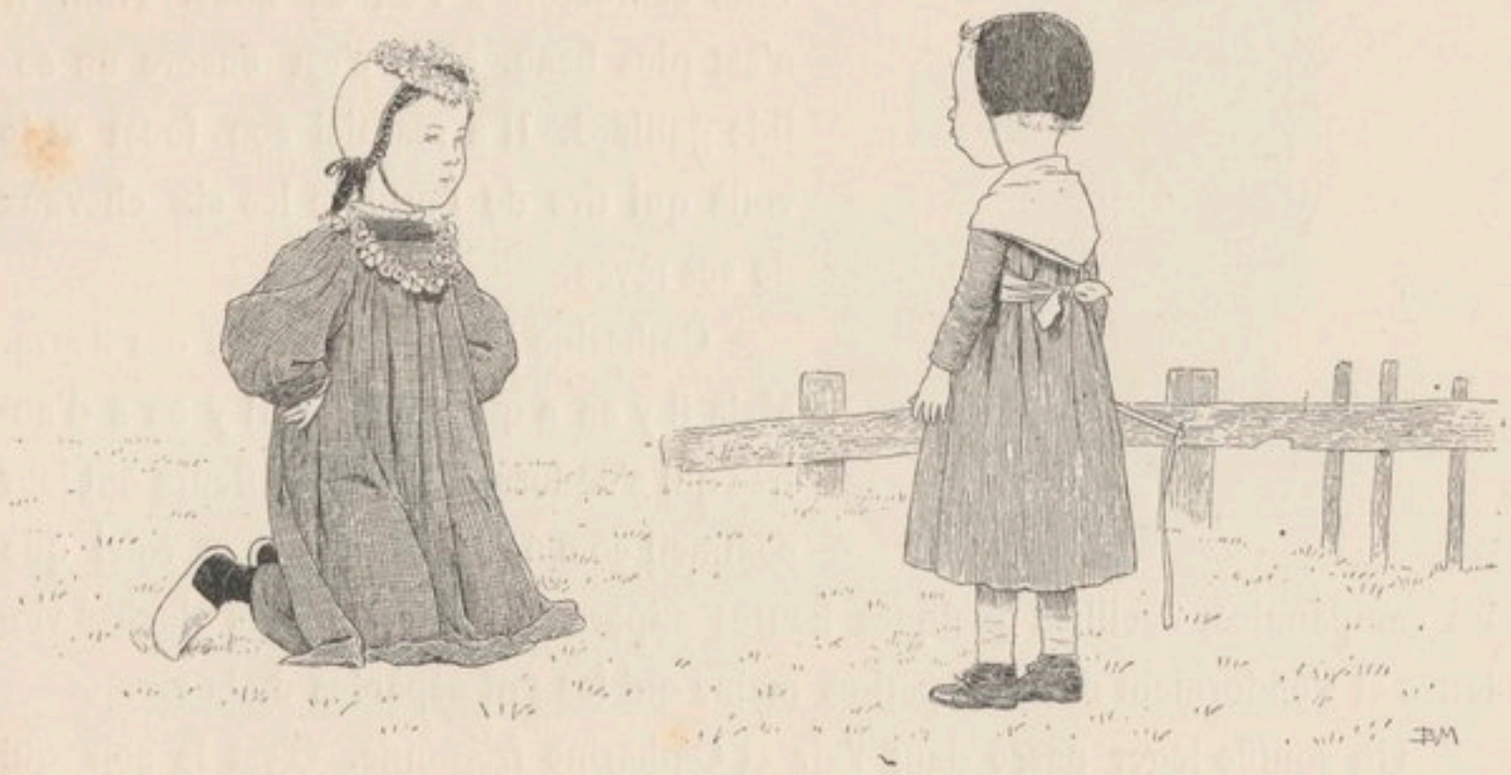
Elle s'assied. En ouvrant les mains elle répand sur elle sa moisson fleurie. Elle en est toute parfumée et déjà les papillons voltigent autour d'elle. Elle choisit, elle assemble les fleurs ; elle en fait des guirlandes et des couronnes et se suspend des clochettes aux oreilles ; elle est maintenant ornée comme l'image rustique d'une Vierge vénérée des bergers. Son petit frère Jean, occupé pendant ce temps à conduire des chevaux imaginaires, l'aperçoit ainsi parée. Aussitôt il est saisi d'admiration. Un sentiment religieux pénètre toute sa petite âme. Il s'arrête, le fouet lui tombe des mains. Il comprend qu'elle est belle. Il voudrait être beau aussi et tout chargé de fleurs. Il essaye en vain d'exprimer ce

DEBOUT SUR SON SOCLE AGRESTE LE PETIT JEAN COMPREND QU'IL EST BEAU, DROIT, IMMOBILE, LES YEUX TOUT RONDS, LES LÈVRES SERRÉES, LES BRAS PENDANTS, LES MAINS OUVERTES ET LES DOIGTS ÉCARTÉS COMME LES RAYONS D'UNE ROUE, IL GOUTE UNE JOIE PIEUSE A SE SENTIR DEVENIR UNE IDOLE.

désir dans son langage obscur et doux. Mais elle l'a deviné. La petite Catherine est une grande sœur; une grande sœur est une petite mère : elle prévient, elle devine; elle a l'instinct sacré.

« Oui, chéri, s'écrie Catherine, je vais te faire une belle couronne et tu seras pareil à un petit roi. »

Et la voilà qui tresse les fleurs bleues, les fleurs jaunes et les fleurs rouges pour en faire un chapeau. Elle pose ce chapeau de fleurs sur la tête du petit Jean, qui en rougit de joie. Elle l'embrasse, elle le soulève de terre et le pose tout



fleuri sur une grosse pierre. Puis elle l'admire parce qu'il est beau et parce qu'il est beau par elle.

Et debout sur son socle agreste, le petit Jean comprend qu'il est beau et cette idée le pénètre d'un respect profond de lui-même. Il comprend qu'il est sacré. Droit, immobile, les yeux tout ronds, les lèvres serrées, les bras pendants, les mains ouvertes et les doigts écartés comme les rayons d'une roue, il goûte une joie pieuse à se sentir devenu une idole. Le ciel est sur sa tête, les bois et les champs sont à ses pieds. Il est au milieu du monde. Il est seul grand, il est seul beau.

Mais tout à coup Catherine éclate de rire.

Elle s'écrie :

« Oh! que tu es drôle, mon petit Jean! que tu es drôle! »

Elle se jette sur lui, elle l'embrasse, le secoue; la lourde couronne lui glisse sur le nez. Et elle répète :

« Oh ! qu'il est drôle! qu'il est drôle! »

Elle rit, mais le petit Jean ne rit pas. Il est triste et surpris que ce soit fini et qu'il ne soit plus beau. Il lui en coûte de redevenir ordinaire.

Maintenant la couronne dénouée s'est répandue à terre et le petit Jean est redevenu semblable à l'un de nous. Non, il n'est plus beau. Mais c'est encore un solide gaillard. Il a ressaisi son fouet et le voilà qui tire de l'ornière les six chevaux de ses rêves.

Catherine joue encore avec ses fleurs. Mais il y en a qui meurent. Il y en a d'autres qui s'endorment. Car les fleurs ont leur sommeil comme les animaux, et voici que les campanules, cueillies quelques heures auparavant, ferment leurs cloches violettes et s'endorment dans les petites mains qui les ont séparées de la vie.

Un souffle léger passe dans l'air et Catherine frissonne. C'est le soir qui vient.

« J'ai faim, » dit le petit Jean.

Mais Catherine n'a pas un morceau de pain à donner à son petit frère.

Elle lui dit :

« Mon petit frère, retournons à la maison. »

Et ils songent tous deux à la soupe aux choux qui fume dans la marmite pendue à la crémaillère, au milieu de la grande cheminée. Catherine amasse ses fleurs sur son bras et, prenant son petit frère par la main, le conduit vers la maison.

Le soleil descendait lentement à l'horizon rougi. Les hirondelles, dans leur vol, effleuraient les enfants de leurs ailes immobiles. Le soir était venu. Catherine et Jean se pressèrent l'un contre l'autre.

ILS ÉTAIENT LAS ET ILS CRAIGNAIENT DE NE JAMAIS ARRIVER DANS LA MAISON OU LEUR MÈRE FAISAIT LA SOUPE POUR TOUTE LA FAMILLE. LE PETIT JEAN N'AGITAIT PLUS SON FOUET ET CATHERINE LAISSA GLISSER DE SA MAIN FATIGUÉE SA DERNIÈRE FLEUR. ELLE TIRAIT SON PETIT FRÈRE PAR LE BRAS ET TOUS DEUX SE TAISAIENT.

Catherine laissait tomber une à une ses fleurs sur la route. Ils entendaient, dans le grand silence, la crécelle infatigable du grillon. Ils avaient peur tous deux et ils étaient tristes, parce que la tristesse du soir pénétrait leurs petites âmes. Ce qui les entourait leur était familier, mais ils ne reconnaissaient plus ce qu'ils connaissaient le mieux. Il semblait tout à coup que la terre fût trop grande et trop vieille pour eux. Ils étaient las et ils craignaient de ne jamais arriver dans la maison, où leur mère faisait la soupe pour toute la famille. Le petit Jean n'agitait plus son fouet. Catherine laissa glisser de sa main fatiguée sa dernière fleur. Elle tirait son petit frère par le bras et tous deux se taisaient.

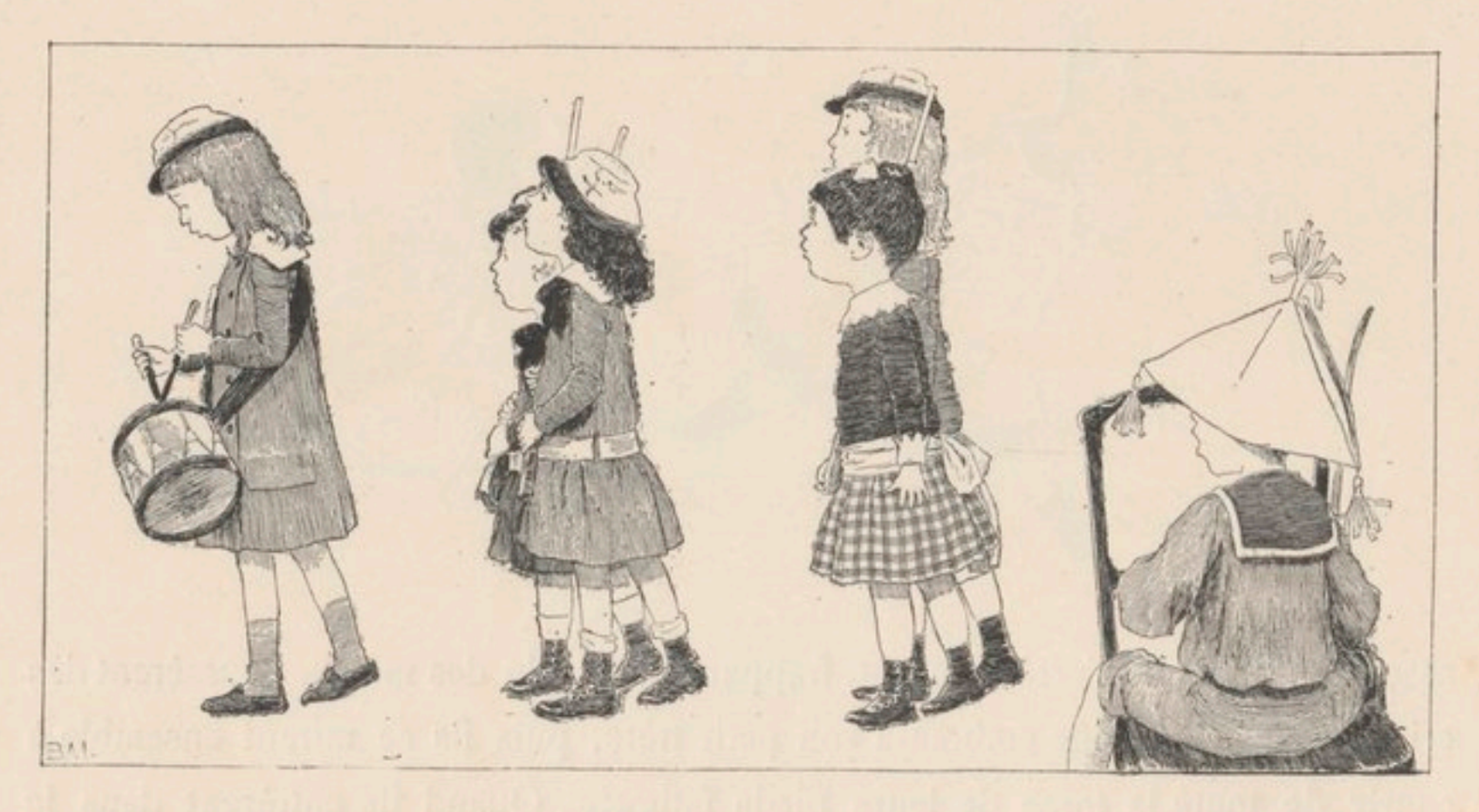
Enfin, ils virent de loin le toit de leur maison qui fumait dans le ciel

assombri. Alors ils s'arrêtèrent, et, frappant ensemble des mains, poussèrent des cris de joie. Catherine embrassa son petit frère, puis ils se mirent ensemble à courir de toute la force de leurs pieds fatigués. Quand ils entrèrent dans le village, des femmes qui revenaient des champs leur donnèrent le bonsoir. Ils respirèrent. La mère était sur le seuil, en bonnet blanc, la cuillère à la main.

« Allons, les petits, allons donc! » leur cria-t-elle. Et ils se jetèrent dans ses bras. En entrant dans la salle où fumait la soupe aux choux, Catherine frissonna de nouveau. Elle avait vu la nuit descendre sur la terre. Jean, assis sur la bancelle, le menton à la hauteur de la table, mangeait déjà sa soupe.

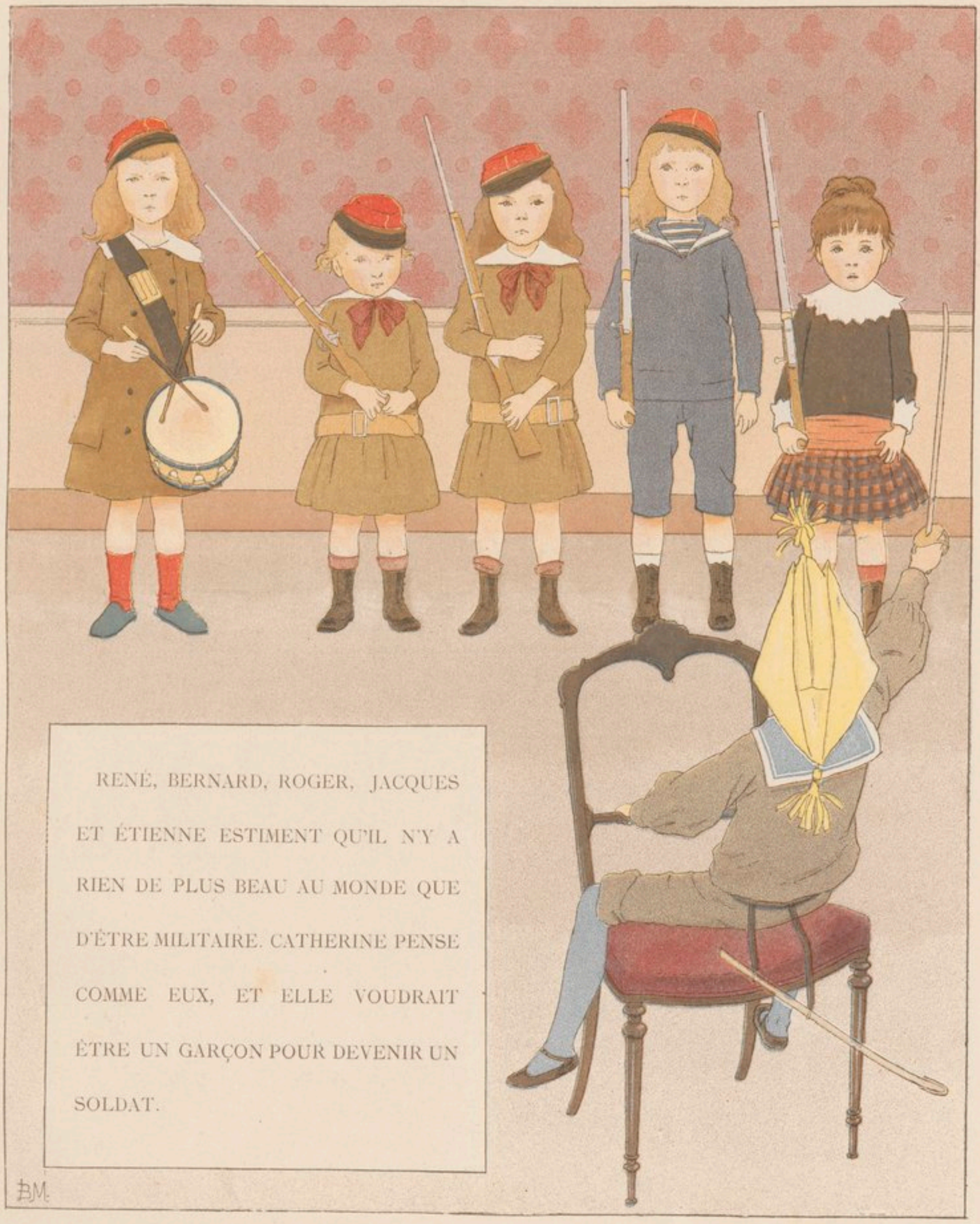
LA REVUE

René, Bernard, Roger, Jacques et Etienne estiment qu'il n'y a rien de plus beau au monde que d'être militaire. Francine pense comme eux, et elle voudrait être un garçon pour devenir un soldat. Ils en jugent de la sorte, parce que les soldats portent de beaux uniformes, des épaulettes et des galons d'or et des sabres qui reluisent. Il y a encore une autre raison pour mettre le soldat au

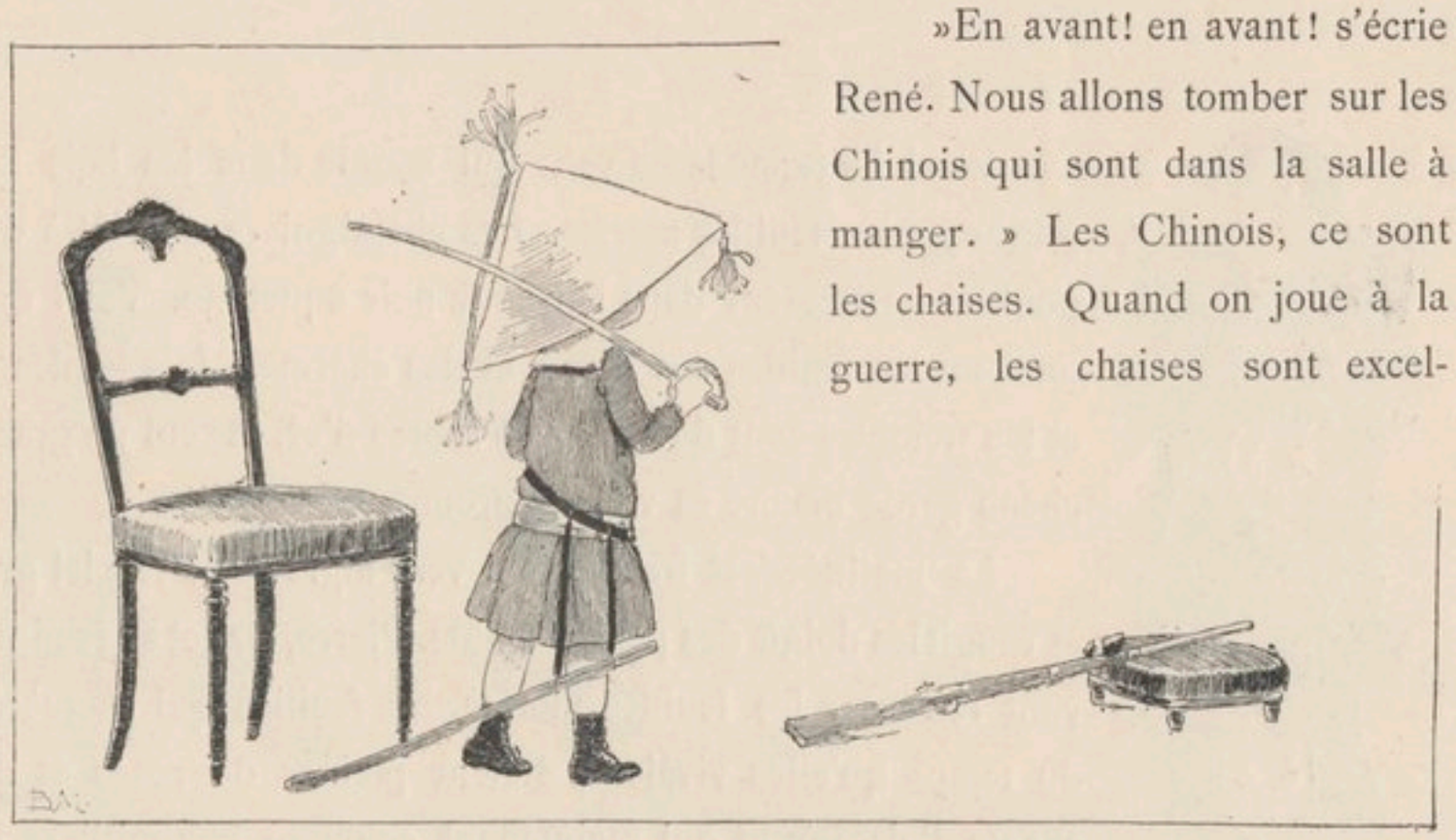


premier rang dans la patrie : c'est qu'il donne sa vie. Il n'y a de vraie grandeur en ce monde que celle du sacrifice, et le sacrifice de la vie est le plus grand de tous, puisqu'il comprend tous les autres. C'est pourquoi le cœur de la foule des citadins bat vivement quand un régiment passe.

René est général. Il porte le chapeau à deux cornes et monte un cheval de guerre. Le chapeau est en papier et le cheval est une chaise. Son armée est com-


RENÉ, BERNARD, ROGER, JACQUES ET ÉTIENNE ESTIMENT QU'IL N'Y A RIEN DE PLUS BEAU AU MONDE QUE D'ÊTRE MILITAIRE. CATHERINE PENSE COMME EUX, ET ELLE VOUDRAIT ÊTRE UN GARÇON POUR DEVENIR UN SOLDAT.
BM

posée d'un tambour et de quatre hommes, dont une fille. « Portez armes! en avant, marche! » Et le défilé commence. Francine et Roger ont tout à fait bonne mine sous les armes. Jacques, il est vrai, tient son fusil languissamment entre ses bras. C'est qu'il a l'âme mélancolique. Il ne faut pas lui en faire un reproche. Les rêveurs peuvent être des braves tout comme ceux qui ne rêvent point. Mais son jeune frère Étienne, le plus petit homme du régiment, demeure pensif. Il est ambitieux : il voudrait être général tout de suite : de là son souci.



»En avant! en avant! s'écrie René. Nous allons tomber sur les Chinois qui sont dans la salle à manger. » Les Chinois, ce sont les chaises. Quand on joue à la guerre, les chaises sont excellentes pour faire des Chinois. Elles tombent. C'est tout ce que les Chinois peuvent faire de mieux. Quand toutes les chaises ont les pieds en l'air, René s'écrie : « Soldats, maintenant que nous avons vaincu les Chinois, nous allons goûter. » Cette idée est bien accueillie par toute l'armée. Les soldats, il faut que cela mange. Pour cette fois l'intendance a fourni des vivres à souhait : babas, madeleines, éclairs au café et au chocolat, sirop de groseilles. L'armée dévore. Seul le sombre Étienne ne mange pas. Il regarde avec envie le sabre et le chapeau à deux cornes que le général a laissés sur une chaise. Il s'approche, il s'en empare et se glisse dans la chambre voisine. Là, seul devant la glace, il se coiffe du chapeau, il brandit le sabre; il est général, général sans armée, général pour soi seul. Il goûte en ambitieux ce plaisir plein de vagues présages et de longues espérances.

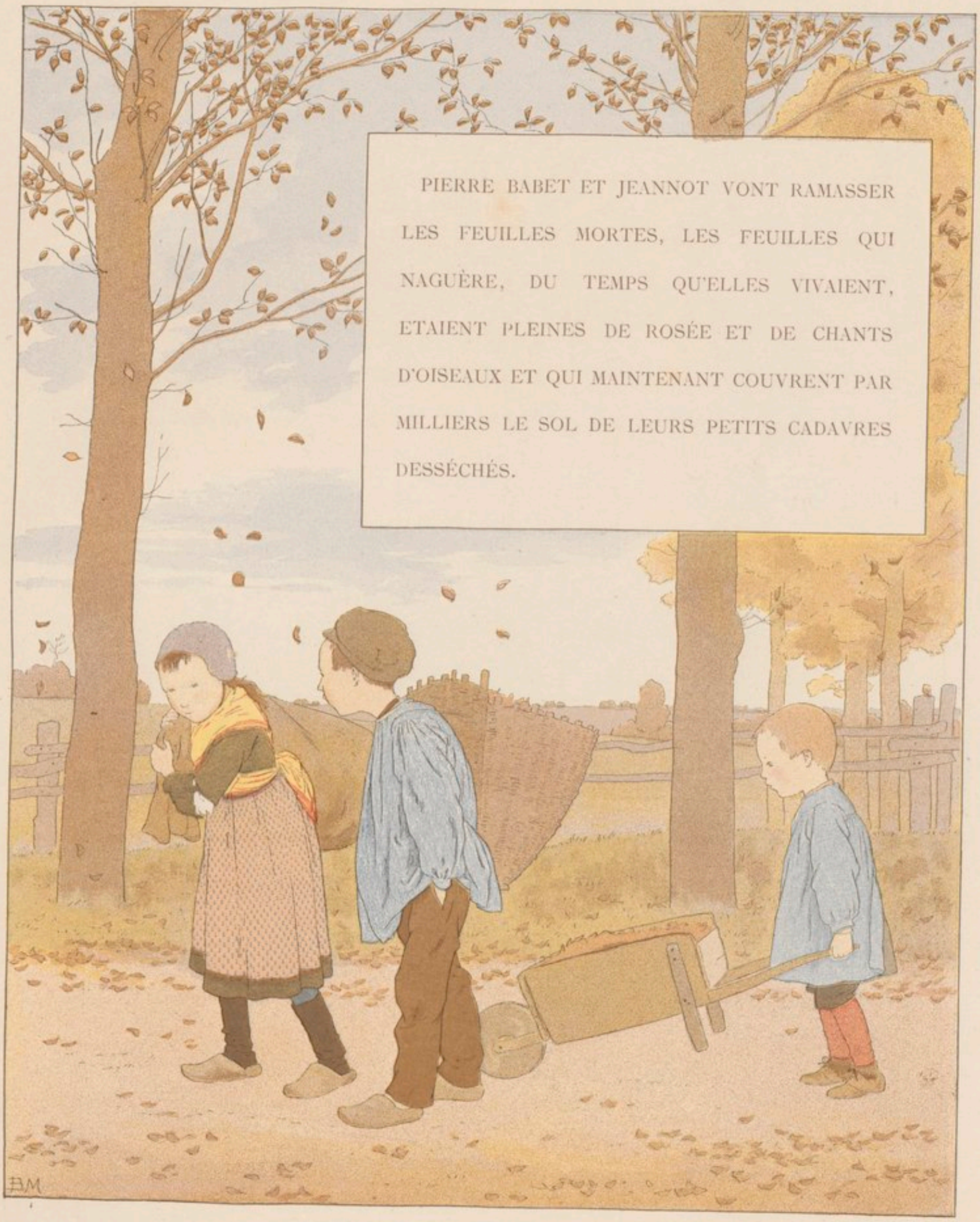
FEUILLES MORTES

Voici l'automne. Le vent qui souffle dans les bois fait tournoyer les feuilles mortes. Les châtaigniers sont déjà dépouillés et dressent dans l'air leur noir squelette. Voici que tombent les feuilles des hêtres et des charmes. Les bouleaux et les trembles sont devenus des arbres d'or, et seul un grand chêne garde encore sa verte couronne.

La matinée est fraîche; un vent aigre agite le ciel gris et rougit les doigts des petits enfants. Pierre, Babet et Jeannot vont ramasser les feuilles mortes, les feuilles qui naguère, du temps qu'elles vivaient, étaient pleines de rosée et de chants d'oiseaux et qui maintenant couvrent par milliers le sol de leurs petits cadavres desséchés. Mortes, elles sentent bon. Elles serviront de litière à Riquette, la chèvre, et à Roussette, la vache. Pierre a pris sa hotte; c'est un petit homme. Babet a pris son sac; c'est une petite femme. Jeannot les suit avec la brouette.

Ils ont descendu la côte en courant. A l'orée du bois ils ont rencontré les autres enfants du village, qui viennent aussi faire provision de feuilles mortes pour l'hiver. Ce n'est point un jeu : c'est un travail.

Mais ne croyez pas que ces enfants soient tristes parce qu'ils travaillent. Le travail est sérieux : il n'est pas triste. Bien souvent on l'imite pour jouer et les amusements des enfants


PIERRE BABET ET JEANNOT VONT RAMASSER LES FEUILLES MORTES, LES FEUILLES QUI NAGUÈRE, DU TEMPS QU'ELLES VIVAIENT, ETAIENT PLEINES DE ROSÉE ET DE CHANTS D'OISEAUX ET QUI MAINTENANT COUVRENT PAR MILLIERS LE SOL DE LEURS PETITS CADAVRES DESSÉCHÉS.
BM

reproduisent, la plupart du temps, les ouvrages des grandes personnes.

Voilà les enfants à l'œuvre. Les garçons font leur tâche en silence. C'est qu'ils sont déjà des paysans et que les paysans parlent peu. Il n'en est pas de même des paysannes. Nos petites filles font marcher leur langue tout en remplissant les paniers et les sacs.

Cependant le soleil qui monte rechauffe doucement la campagne. Des toits du hameau s'élèvent des fumées légères comme des haleines. Les enfants savent ce que disent ces fumées. Elles disent que la soupe aux pois cuit dans la marmite. Encore une brassée de feuilles mortes, et les petits ouvriers prendront la route du village. La montée est rude. Courbés sous le sac ou penchés sur la brouette, ils ont chaud et la sueur leur monte au front. Pierre, Babet et Jeannot s'arrêtent pour souffler.

Mais la pensée de la soupe aux pois soutient leur courage. Poussant et soufflant, ils arrivent enfin. Leur mère, qui les attend sur le pas de la porte, leur crie : « Allons, les enfants, la soupe est trempée. »

Nos amis la trouveront excellente. Il n'est si bonne soupe que celle qu'on a gagnée.

SUZANNE

Le Louvre, vous le savez, est un musée où l'on conserve de belles choses et des choses anciennes : on a raison, car la vieillesse et la beauté sont également vénérables. Or, parmi les antiquités les plus touchantes du musée du Louvre, il est un morceau de marbre usé et rompu en beaucoup d'endroits, mais sur lequel on distingue nettement encore deux jeunes filles qui tiennent à la main chacune une fleur. Ce sont deux belles personnes : elles étaient jeunes dans la jeunesse de la Grèce. C'était, dit-on, l'âge de la beauté parfaite. Le sculpteur qui nous laissa leur image les a représentées de profil, se présentant l'une à l'autre une de ces fleurs de lotus que l'on disait sacrées. On respirait dans leur calice bleu l'oubli des maux de la vie. Nos savants se sont beaucoup occupés de ces deux jeunes filles. Ils ont consulté à leur sujet beaucoup de gros livres, reliés les uns en parchemin,

SUZANNE SONGE, QUE C'EST AUJOURD'HUI LA FÊTE DE SON AMIE JACQUELINE, C'EST POURQUOI ELLE VA CUEILLIR DES FLEURS QU'ELLE DONNERA A JACQUELINE AVEC DES BAISERS.
BM

d'autres en veau, et plusieurs en peau de truie; mais ils n'ont pas su pourquoi ces deux belles jeunes filles élevaient une fleur dans leur main.

Ce qu'ils n'ont pu découvrir après avoir travaillé, médité, sué, pâli, mademoiselle Suzanne l'a trouvé tout de suite.

Son papa l'avait menée au Louvre, où il avait affaire. Mademoiselle Suzon regardait les antiques avec surprise et, voyant des dieux à qui il manquait les jambes, les bras, la tête, elle se disait en elle-même : « Ah! ah! ce sont là les poupées des messieurs, et je vois que les messieurs cassent leurs poupées comme font les petites filles. » Mais quand elle passa devant les deux jeunes filles qui tiennent une fleur, elle leur envoya un baiser, parce qu'elle les trouvait jolies. Son père lui demanda alors :

« Pourquoi s'offrent-elles l'une à l'autre une fleur? »

Et Suzanne répondit aussitôt :

« Pour se souhaiter leur fête. »

Puis, ayant réfléchi un moment, elle ajouta :

« Leur jour de fête est le même, elles sont toutes les deux pareilles et elles s'offrent la même fleur. Les amies devraient avoir toutes le même jour de fête. »

Maintenant Suzanne est loin du Louvre et loin des vieux marbres; elle est dans le royaume des oiseaux et des fleurs. Elle passe dans les champs, à l'abri des bois, les jours clairs du printemps. Elle joue dans l'herbe, et c'est le plus doux jeu. Elle songe que c'est aujourd'hui la fête de son amie Jacqueline, c'est pourquoi elle va cueillir des fleurs qu'elle donnera à Jacqueline avec des baisers.

LA PÊCHE

Jean s'en est allé de bon matin avec sa sœur Jeanne, une gaule sur l'épaule, un panier sous le bras. L'école est fermée, les écoliers sont en vacances; c'est pourquoi Jean s'en va tous les jours avec sa sœur Jeanne, une gaule sur l'épaule un panier sous le bras, le long de la rivière. Jean est Tourangeau, Jeanne est Tourangelle. La rivière est tourangelle aussi. Elle coule claire sous des saules argentés. Un ciel humide

et doux la regarde couler. Le matin et le soir, de blanches vapeurs se traînent sur l'herbe de ses berges. Mais Jean et Jeanne n'aiment la rivière ni pour les verts feuillages de ses bords, ni pour ses eaux pures où le ciel se mire. Ils l'aiment pour le poisson qui est dedans. Ils s'arrêtent à l'endroit le plus poissonneux, Jeanne s'assied sous un saule étêté. Ayant posé ses paniers à terre, Jean déroule sa ligne. Elle est simple : une gaule, avec un fil et une épingle recourbée au bout du fil. Jean a fourni la gaule, Jeanne a donné le fil et

ILS S'ARRÊTENT A L'ENDROIT LE PLUS POISSONNEUX; JEANNE S'ASSIED SOUS UN SAULE ETÊTÉ. AYANT POSÉ SES PANIERS A TERRE, JEAN DÉROULE SA LIGNE. ELLE EST SIMPLE: UNE GAULE, AVEC UN FIL ET UNE ÉPINGLE RECOURBÉE AU BOUT DU FIL. JEAN A FOURNI LA GAULE. JEANNE A DONNÉ LE FIL ET L'ÉPINGLE; AUSSI LA LIGNE EST-ELLE COMMUNE AU FRÈRE ET A LA SŒUR.

l'épingle ; aussi la ligne est-elle commune au frère et à la sœur. Chacun la voudrait tout entière, et ce simple engin, qui ne devait nuire qu'au poisson, a soulevé des querelles domestiques et fait pleuvoir des horions sur la paisible berge. Le frère et la sœur ont lutté pour le libre usage de la ligne. Le bras de Jean est devenu noir d'avoir été pincé et la joue de Jeanne s'est empourprée sous les soufflets sonores. Et quand ils furent las de pinçons et de gifles, Jean et Jeanne consentirent à partager de bon gré ce que ni l'un ni l'autre n'avaient pu saisir par la force. Ils convinrent que la ligne passerait alternativement des mains du frère à celles de la sœur après chaque poisson pris.

C'est Jean qui commence. L'on ne

sait quand il aura fini. Il ne viole pas ouvertement le traité, mais il en détruit l'effet par un abus coupable. Pour n'avoir pas à céder la ligne à sa sœur, il se refuse à prendre le poisson qui s'offre, qui mord à l'hameçon et qui fait plonger le bouchon.

Jean est rusé : Jeanne est patiente. Depuis six jours elle attend. Cette fois pourtant elle semble lasse de sa longue inertie. Elle bâille, s'étire, se couche à l'ombre du saule et ferme les yeux. Jean l'épie du coin de l'œil et croit qu'elle dort. Le bouchon plonge. Il tire vivement le fil au bout duquel brille un éclair d'argent. Un goujon s'est pris à l'épingle.

« Ah ! c'est à moi maintenant, » s'écrie une voix derrière lui.

Et Jeanne saisit la ligne.

LES FAUTES DES GRANDS

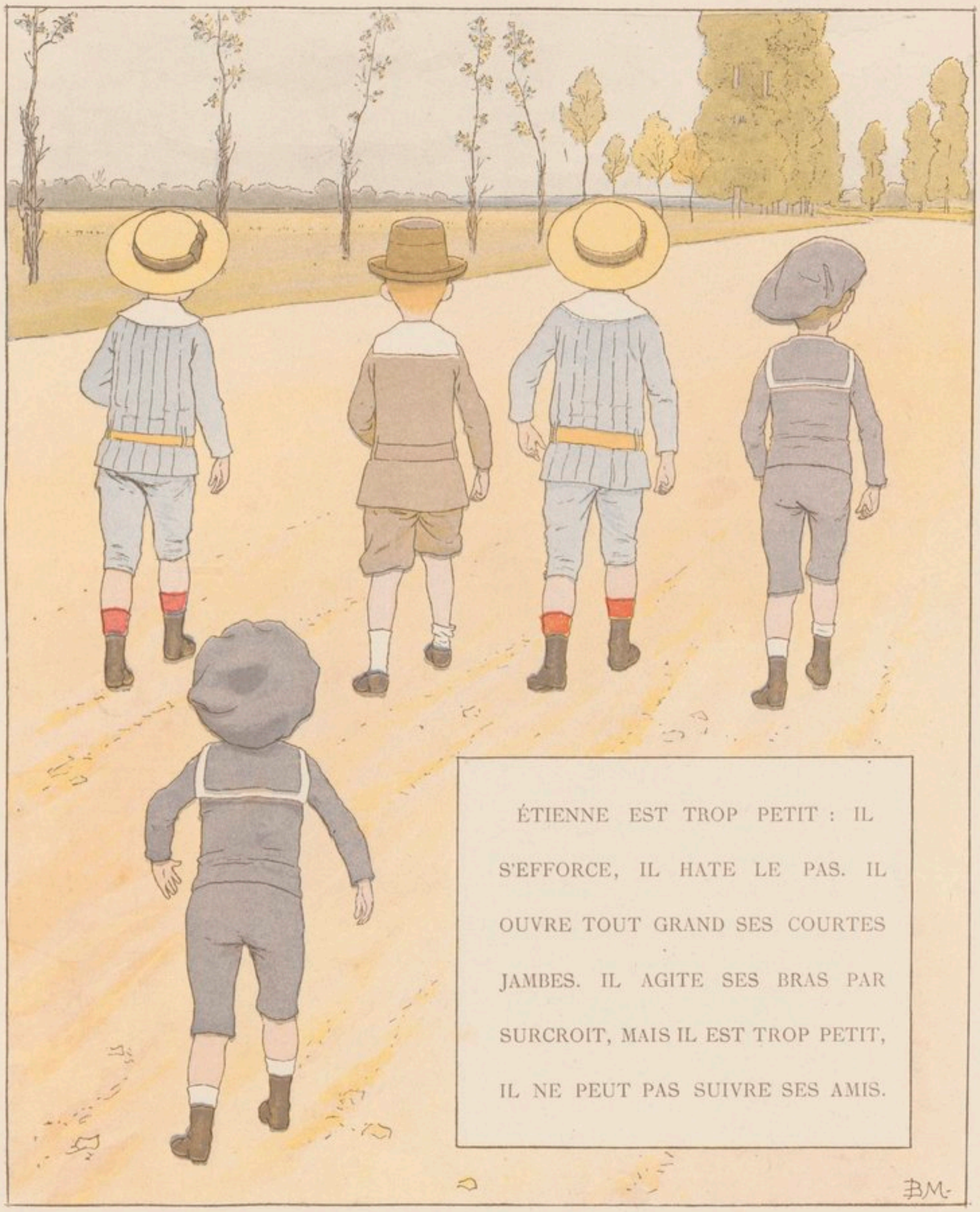
C'est pour aller voir l'ami Jean que Roger, Marcel, Bernard, Jacques et Etienne ont pris la route nationale qui déroule au soleil, le long des prés et des champs, son joli ruban jaune.

Les voilà partis. Ils s'avancent sur une seule ligne. On ne peut mieux partir. Pourtant il y a un défaut à cette ordonnance : Etienne est trop petit.

Il s'efforce, il hâte le pas. Il ouvre toutes grandes ses courtes jambes. Il

agite ses bras par surcroît. Mais il est trop petit, il ne peut pas suivre ses amis. Il reste en arrière parce qu'il est trop petit. C'est fatal.

Les grands, ses aînés, devaient l'attendre, direz-vous, et régler leur pas sur le sien. Ils le devaient ; ils ne le font pas. En avant! disent les forts de ce monde, et ils laissent les faibles en arrière. Mais attendez la fin de l'histoire. Tout à coup nos grands, nos forts, nos quatre gaillards s'arrêtent. Ils ont vu par terre une bête qui saute. La bête saute parce qu'elle est une grenouille, et


ÉTIENNE EST TROP PETIT : IL S'EFFORCE, IL HATE LE PAS. IL OUVRE TOUT GRAND SES COURTES JAMBES. IL AGITE SES BRAS PAR SURCROIT, MAIS IL EST TROP PETIT, IL NE PEUT PAS SUIVRE SES AMIS.
BM

qu'elle veut gagner le pré qui longe la route. Ce pré, c'est sa patrie : il lui est cher ; elle y a son manoir auprès d'un ruisseau. Elle saute.

Elle est verte ; elle a l'air d'une feuille vivante. Bernard, Roger, Jacques et Marcel se jettent à sa poursuite. Les voilà dans le pré ; bientôt ils sentent leurs pieds s'enfoncer dans la terre grasse qui nourrit une herbe épaisse. Quelques pas encore, et ils s'embourbent jusqu'aux genoux. L'herbe cachait un marécage.

Ils s'en tirent à grand'peine. Leurs souliers, leurs chaussettes, leurs mollets

sont noirs. C'est la nymphe du pré vert qui a mis les guêtres de fange aux quatre désobéissants.

Étienne les rejoint tout essoufflé. Il ne sait, en les voyant ainsi chaussés, s'il doit se réjouir ou s'attrister. Il médite en son âme innocente les catastrophes qui frappent les grands et les forts. Quant aux quatre guêtrés, ils retournent piteusement sur leurs pas, car le moyen, je vous prie, d'aller voir l'ami Jean en pareil équipage ? Quand ils rentreront à la maison, leurs mères liront leur faute sur leurs jambes, tandis que la candeur du petit Etienne reluira sur ses mollets drus.

LA DÎNETTE

La jolie chose que la dînette! C'est, comme on veut, très simple ou très compliqué. On peut la faire avec rien du tout. Dans ce cas il faut beaucoup d'imagination.

Thérèse et sa petite sœur Paulineont invité Pierre et Marthe à une dînette à la campagne. C'est une dînette priée. On en a parlé longtemps à l'avance. La maman des deux sœurs a donné des conseils; elle a donné aussi des friandises. Il y aura des nougats et des éclairs, une crème au chocolat. La table sera dressée sous la tonnelle.

« Pourvu qu'il fasse beau! » s'écrie Thérèse, qui a déjà neuf ans. A son âge on sait que les plus douces espérances sont souvent trompées en ce monde et qu'on ne peut pas toujours faire ce qu'on se propose.

PIERRE DÉCOUPE GALAMMENT. LE NEZ DANS L'ASSIETTE ET LES COUDES PAR-DESSUS LA TÊTE, IL DIVISE AVEC EFFORT UNE CUISSE DE POULET. IL N'Y A PAS JUSQU'A SES PIEDS QUI NE PARTICIPENT A SON ACTION. C'EST QUE PIERRE EST UN GAILLARD ENERGIQUE.

Mais la petite Pauline ne se trouble point ainsi. Elle ne saurait prévoir le mauvais temps. Il fera beau : elle le veut.

Et voici que le jour de la dînette s'est levé pur et radieux. Pas un nuage dans l'air. Les deux invités sont venus. Quel bonheur! Car c'était là pour Thérèse un autre sujet d'inquiétude. Marthe était enrhumée et l'on pouvait craindre qu'elle ne fût point guérie à temps. Quant au petit Pierre, tout le monde sait qu'il manque toujours le train. On ne peut pas lui en faire un reproche. C'est son malheur, et ce n'est point sa faute. Sa maman est d'un naturel inexact. Partout, toujours le petit Pierre arrive après les autres; il n'a vu le commencement de rien. Il en a pris un air de stupeur et de résignation.

Par extraordinaire, il s'est rendu exactement à l'invitation des deux sœurs. Cette fois sa maman n'a pas manqué le train, parce qu'elle s'est trompée d'heure.

Le couvert est mis. A table pour la dînette! C'est Thérèse qui sert. Elle est pensive et sérieuse, car des instincts de ménagère s'éveillent dans son cœur. Pierre découpe galamment. Le nez dans l'assiette et les coudes par-dessus la tête, il divise avec effort une cuisse de poulet. Il n'y a pas jusqu'à ses pieds qui ne participent à son action. Mlle Marthe mange avec élégance, sans grands mouvements, sans bruit, comme les dames. Pauline y fait moins de façon : elle mange comme elle peut et tant qu'elle peut.

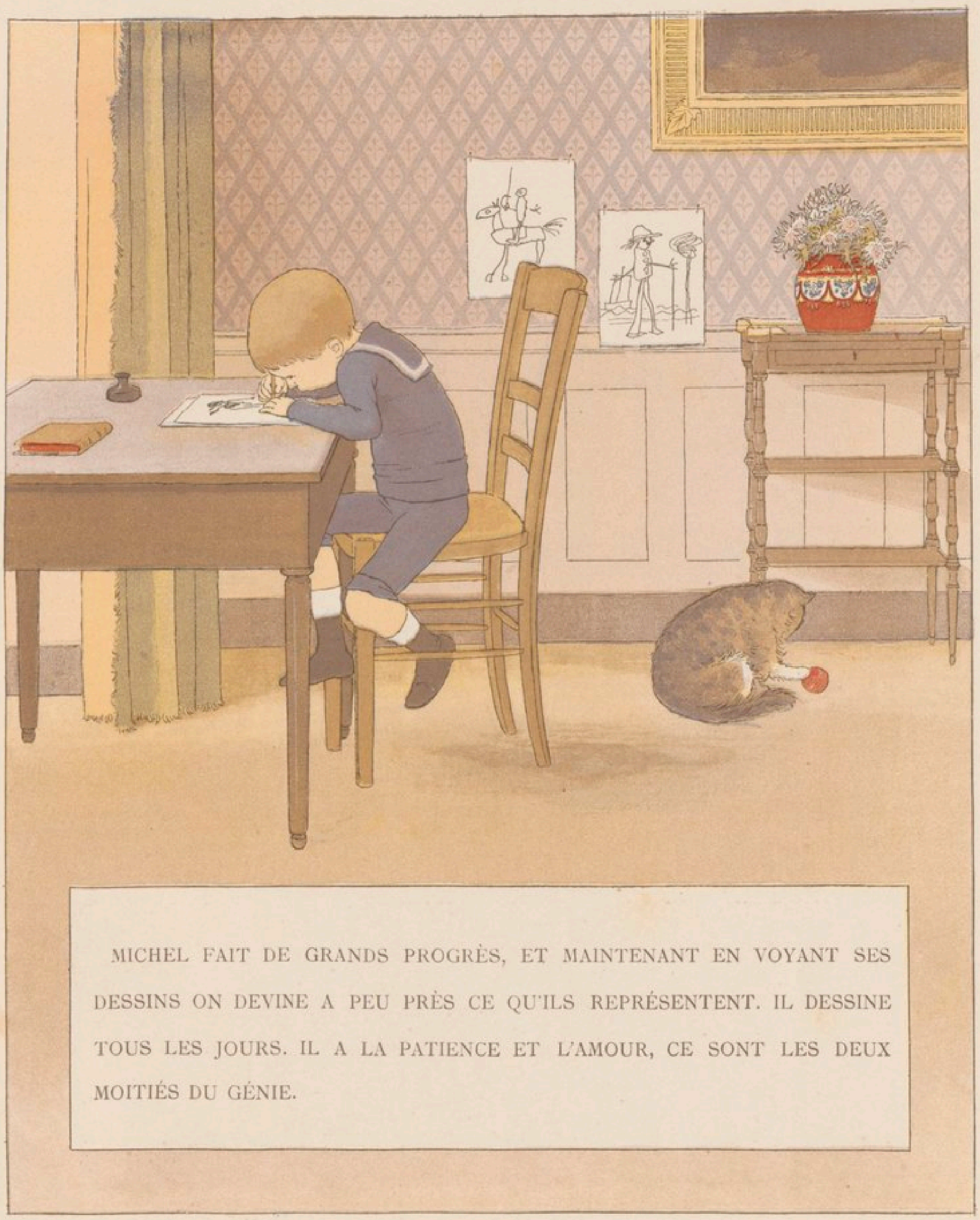
Thérèse, tour à tour servante et convive, est contente. Contentement passe joie. Le petit chien Gyp est venu manger les restes, et Thérèse songe, en le voyant croquer les os, que les chiens n'ont point inventé toutes les délicatesses qui font des repas des hommes et des dînettes des enfants quelque chose d'exquis.

L'ARTISTE

Michel est le fils d'un peintre. Il a vu son père former sur la toile des images merveilleuses d'hommes et d'animaux et imiter avec des couleurs la terre, la mer, le ciel et toute la nature. Il a vu son père peindre avec amour des femmes dont le regard et les lèvres semblent de flamme et de rosée et qui sourient, toutes blanches. Quand je serai grand, pense le petit Michel, je ne peindrai pas de femmes. Je peindrai des chevaux, parce que c'est plus beau.

Et déjà il s'exerce à dessiner les plus belles bêtes qu'il puisse imaginer. Mais les chevaux qui sortent de ses doigts ont ceci de particulier, qu'ils ne ressemblent pas à des chevaux. Ils ressemblent plutôt à des autruches montées sur quatre pattes. C'est très difficile, la peinture.

Pourtant Michel fait de grands progrès et maintenant en voyant ses dessins on devine à peu près ce qu'ils représentent. Il dessine tous les jours. Il a la patience et l'amour. Ce sont les deux moitiés du génie. Le temps fera le reste, et peut-être que Michel deviendra un aussi grand peintre que son père. Hier il a couvert une feuille de papier écolier d'une belle composi-



MICHEL FAIT DE GRANDS PROGRÈS, ET MAINTENANT EN VOYANT SES DESSINS ON DEVINE A PEU PRÈS CE QU'ILS REPRÉSENTENT. IL DESSINE TOUS LES JOURS. IL A LA PATIENCE ET L'AMOUR, CE SONT LES DEUX MOITIÉS DU GÉNIE.

tion. Il a représenté un monsieur qui, la canne à la main, se promène au bord de la mer. A cela près que le bras lui sort de la poitrine, ce monsieur est très bien fait. Il a quatre boutons à son habit; c'est la perfection. Près de lui est un arbre. Au loin un bateau. Le monsieur à l'air de prendre le bateau dans sa main et de vouloir avaler l'arbre. C'est là un défaut de perspective. On en relève chez les plus grands maîtres.

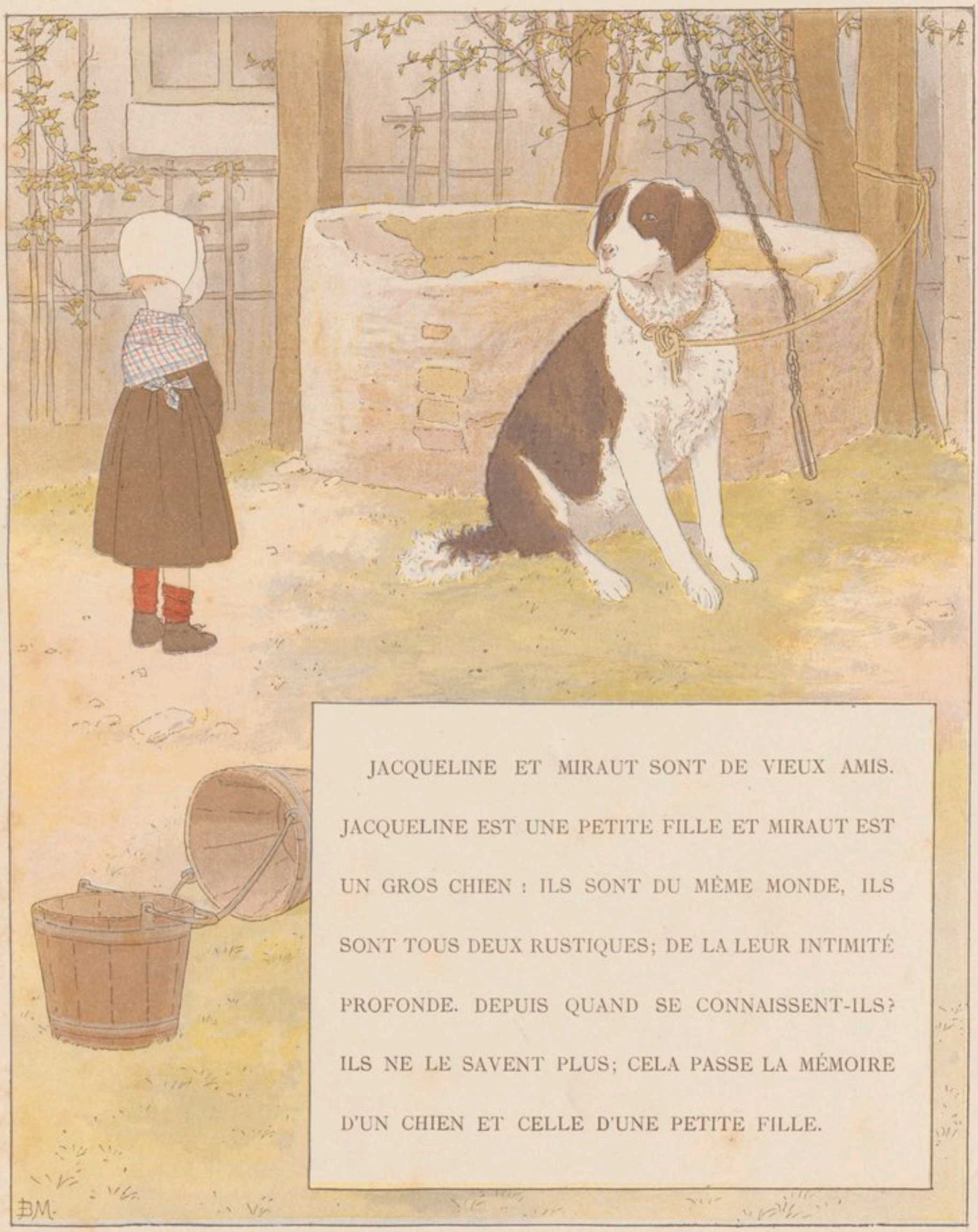
Aujourd'hui Michel achève une composition plus vaste encore. On y voit des hommes, des bateaux et des moulins à vent. Il met la dernière main à ce grand ouvrage. Il lui semble que les bateaux glissent sur l'eau et que les ailes des moulins tournent. Il s'admire. Il se glorifie en son œuvre comme les vrais artistes, à l'exemple de Dieu.

Cependant il ne songe pas au petit chat qui joue à ses pieds avec un peloton de fil. Dès que Michel aura quitté la chambre, le petit chat sautera sur la table et renversera d'un coup de sa patte blanche l'encrier sur les papiers. Ainsi périra le chef-d'œuvre de Michel. L'auteur en sera triste d'abord. Mais bientôt il fera un nouveau chef-d'œuvre pour réparer l'injure du petit chat et de la destinée. C'est ainsi que le talent surmonte la mauvaise fortune.

JACQUELINE ET MIRAUT

Jacqueline et Miraut sont de vieux amis. Jacqueline est une petite fille et Miraut est un gros chien. Ils sont du même monde, ils sont tous deux rustiques; de là leur intimité profonde. Depuis quand se connaissent-ils? Ils ne savent plus: cela passe la mémoire d'un chien et celle d'une petite fille. D'ailleurs ils n'ont pas besoin de le savoir; ils n'ont ni envie ni besoin de rien savoir. Ils ont seulement l'idée qu'ils se connaissent depuis très longtemps, depuis le commencement des choses, car ils n'imaginent ni l'un ni l'autre que l'univers ait existé avant eux. Le monde, tel qu'ils le conçoivent, est jeune, simple et naïf comme eux. Jacqueline y voit Miraut et Miraut y voit Jacqueline tout au beau milieu.

Miraut est beaucoup plus grand et plus fort que Jacqueline. En posant ses pattes de devant sur les épaules de l'enfant, il la domine de la tête et du poitrail. Il pourrait l'avaler en trois bouchées; mais il sait, il sent qu'une force habite en elle et que, pour petite qu'elle est, elle est précieuse. Il l'admire; il l'aime. Il la lèche par sympathie. Jacqueline l'aime parce qu'il est fort et qu'il est bon. Elle a pour lui un sentiment de respect. Elle observe



JACQUELINE ET MIRAUT SONT DE VIEUX AMIS. JACQUELINE EST UNE PETITE FILLE ET MIRAUT EST UN GROS CHIEN : ILS SONT DU MÊME MONDE, ILS SONT TOUS DEUX RUSTIQUES; DE LA LEUR INTIMITÉ PROFONDE. DEPUIS QUAND SE CONNAISSENT-ILS? ILS NE LE SAVENT PLUS; CELA PASSE LA MÉMOIRE D'UN CHIEN ET CELLE D'UNE PETITE FILLE.

qu'il connaît beaucoup de secrets qu'elle ignore et que l'obscur génie de la terre est en lui. Elle le voit énorme, grave et doux. Elle le vénère comme, sous un autre ciel, dans les temps anciens, les hommes vénéraient des dieux agrestes et velus.

Mais voici que tout à coup elle est surprise, inquiète, étonnée : elle a vu son

vieux génie de la terre, son dieu velu, Miraut, attaché par une longue laisse à un arbre, au bord du puits. Elle contemple, elle hésite. Miraut la regarde de son bel œil honnête et patient. Ne sachant pas qu'il est un génie de la terre et un dieu couvert de poil, il garde sans colère sa chaîne et son collier. Mais Jacqueline n'ose avancer. Elle ne peut comprendre que son divin et mystérieux ami soit captif, et une vague tristesse emplit sa petite âme.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Fanchon	1
Le Bal costumé	10
L'École	12
Marie	14
La Flûte de Pan	16
L'Écurie de Roger	18
Le Courage	20
Le Jour de Catherine	22
Les Petits loups de mer	24
La Convalescence	26
A travers champs	28
La Revue	34
Feuilles mortes	36
Suzanne	38
La Pêche	40
Les Fautes des grands	42
La Dinette	44
L'Artiste	46
Jacqueline et Miraut	48